

Quartiers

à vos Mémoires

ARCHIVES MUNICIPALES DE NANTES



De la Contrie

à la Durantière

La mémoire d'une ville, c'est la mémoire de ses lieux, de ses quartiers et de ses habitants. C'est pour écrire ensemble cette histoire de Nantes que depuis dix ans les Archives municipales accompagnent les associations et les habitants dans leur projet de faire vivre la mémoire, l'histoire et les lieux de leurs quartiers. Le groupe mémoire du grand quartier Dervallières-Zola, en collaboration avec l'équipe de quartier, a ainsi exploré son quartier à la recherche des trésors cachés, des documents anciens et oubliés, et a collecté anecdotes et témoignages qui fondent l'identité des Dervallières.

Ce livre, le premier d'une collection que les Archives municipales souhaitent consacrer à l'histoire et à la mémoire des quartiers de Nantes, nous permet de comprendre les évolutions de la cité et de son environnement au cœur de la vallée de la Chézine.

Dix-sept témoins, habitants de la première heure, militants associatifs professionnels de l'action sociale nous racontent leur arrivée, leur engagement pour mobiliser les habitants, faire vivre la solidarité, améliorer chaque jour leur qualité de vie et l'image de leur quartier. Ils évoquent la mémoire de ces lieux où ils sont nés, ont grandi et vivent chaque jour. Ces témoignages sont un vrai livre d'histoire à cœur ouvert. En remontant le cours de la Chézine, laissez-vous conter l'histoire des Dervallières par ceux qui l'ont écrite et vécu au fil des années !

Jean-Marc Ayrault

Député-Maire de Nantes

1 / La tour de guet et le manoir de l'amiral de Penfentenyo

La Contrie, la Durantière, Villeneuve, la Lande, le petit Saint-Joseph sont autant de traces de l'ancien espace féodal de Chantenay. On ne peut en effet retracer l'histoire des quartiers de la Contrie et de la Durantière sans évoquer le passé de cette ancienne commune annexée par Nantes en 1908.

Au 16^e siècle, deux grands domaines se partageaient le territoire chantenaysien : au nord, le Plessis de la Musse et au sud, le Bois de la Musse. Réunis en 1572, ces deux territoires constituaient aux 17^e et 18^e siècles, la plus grande terre féodale du comté de Nantes. Ce grand fief vassalisait plusieurs seigneuries dont les quartiers actuels ont hérité du nom : la Durantière, les Dervallières, les Renardières...



Avant la Révolution, la Contrie était un village rural qui relevait de la seigneurie des Dervallières. C'est au sud de ce domaine que s'élevait le village sur la butte duquel la vallée de la Chézine et l'ensemble de la ville de Nantes s'offraient au regard. En 1560, le seigneur des Dervallières ne possédait que deux maisons au village de la Contrie. Un siècle plus tard, en 1679, deux métairies nobles, Beuregard et Bretonnière, sont édifiées. Au 18^e siècle, de nouveaux bâtiments apparaissent parmi lesquels six borderies affermées à des particuliers. L'ensemble de ces constructions se déployait le long de l'ancien chemin reliant Saint-Étienne de Montluc à Nantes, l'une des trois voies parallèles à la Loire qui traversaient Chantenay.

A l'entrée de la rue de la Contrie, subsistait, jusqu'à la fin des années 60, une tour surmontée par une guérite de guetteur. Édifiée au 16^e siècle, cette tour de guet clôturait la partie sud-ouest du mur d'enceinte du domaine des Dervallières. Cette dernière fut détruite au moment de la construction de la résidence « Le Colombier » réalisée par le promoteur Beulande. Le manoir de la famille de Penfentenyo fut également démoli au cours de cette opération immobilière.

« Dans la partie agglomérée de l'ancien village de la Contrie et dans l'impasse de ce dernier nom, on rencontre un bâtiment à pignon élancé et un autre avec une porte en plein cintre et une lucarne enchâssée dans un toit pointu. Ces constructions datent du 15^e ou 16^e siècle. » C'est ainsi que Robert Orceau présente, en 1958, cette propriété jouxtant le domaine des Dervallières, acquise en 1927 par Hervé de Penfentenyo, époux de Renée Dutfoy et vice-amiral d'escadre. Le 1^{er} octobre 1943, cette demeure comprenant dix-sept pièces et dépendances est réquisitionnée par l'armée allemande. En 1950, Renée Dutfoy cède sa propriété à la paroisse Sainte-Jeanne d'Arc dont le presbytère et l'école de filles occupaient déjà les lieux. Encore visibles depuis le boulevard Jean-Ingres, une partie du mur d'enceinte et une statue de saint-Joseph sont les seules traces de cette propriété.



► « La maison de l'amiral de Penfentenyo se situait à l'emplacement de l'actuel grand immeuble, en face de la boucherie et du bureau de tabac. Tout a été démoli. Il y avait une espèce de tour avec un escalier et une grande maison avec trois grandes pièces au rez-de-chaussée. A l'étage, il y avait au moins trois ou quatre chambres. Ça faisait une grande demeure. Je n'ai jamais connu personne habitant cette maison. Le manoir a abrité la première école de filles, le presbytère et le patronage Sainte-Jeanne d'Arc. Au patro, on était « Ames vaillantes » et notre local était au dernier étage sous les mansardes. On jouait dans la cour de l'école et dans le jardin des religieuses. » **Thérèse**

► « Vers la fin de la guerre, quand les Allemands ont quitté le manoir de l'amiral, les locataires de la maison d'en face se sont précipités pour récupérer ce qu'ils avaient laissé. Très peu de temps s'était écoulé et voilà que les Allemands reviennent ! Les habitants sont allés rapidement enterrer les boîtes de conserve dans leur jardin. » **Yvonne B**

2 / Les carrières de la Contrie

Situé au contrefort du sillon de Bretagne, le sol du quartier a permis le développement de l'extraction de la pierre. Au 18^e siècle, la Contrie était un village rural dans lequel vivaient une centaine d'habitants. Un siècle plus tard, l'activité rurale perdit progressivement de son importance au profit des perreyeurs.



Si l'exploitation industrielle du granit a débuté au milieu du 19^e siècle, cette activité dans le quartier était néanmoins bien plus ancienne puisque dès 1679, l'aveu des Dervallières mentionnait une carrière de pierre. Au 18^e siècle, une carrière était exploitée rue de la Prière dont le nom serait la corruption de perrière autrement dit de carrière. En 1826, une lettre de Michel de la Brosse, propriétaire du domaine des Dervallières, adressée au maire de Nantes, témoigne du développement de cette activité dans le quartier : « Les dégradations du chemin pavé dit de la Contrie (...) vont toujours croissantes depuis trois ans, surtout par les nombreux transports qui se font par ce chemin, des granits et pierres pour bâtir. (...) Les entrepreneurs Ferraudau, Joguet et autres perreyeurs qui exploitent des perrières doivent également participer aux frais (...). » Deux semaines plus tard, le même pétitionnaire signalait que « trente et jusqu'à quarante charretées de pierres entrent tous les jours à Nantes par ces endroits. »

Au milieu du 19^e siècle, l'extraction du granit était la première activité industrielle de Chantenay. En 1885, huit maîtres carriers sont implantés dans la commune : Pierre Graton, Ernest Mouette, Octave Fétiveau, Jean Charrière à la Contrie, René Barré à la Grande-Lande, Pierre Debec et Émile Simon aux Renardières, Alain Guillaume au Taillis-de-la-Roche et Jacques Joquet au Petit Saint-Joseph. En 1891, les quatre carrières de la Contrie qui se situaient de part et d'autre du chemin de grande communication de Saint-Étienne-de-Montluc à Nantes employaient cent-trente-deux ouvriers.

Les carriers, réunis à partir de 1920 au sein de la Société anonyme des carriers de Nantes à la Contrie, ont développé leur activité pendant la première moitié du 20^e siècle. A partir des années 50, l'extraction cessa

progressivement et laissa la place à de vastes trous d'eau qu'il fallut combler afin de permettre le développement urbain de l'ouest de Nantes. L'entreprise Barré fut la dernière à extraire le granit du quartier. En 1956, le tracé du boulevard Jean-Ingres contournait les anciennes carrières et une partie de l'espace, compris entre cette nouvelle voie et la rue de la Contrie, fut lotie dans les années 70. Ainsi, le projet de lotissement de l'avenue des Palombes et de l'avenue des Tourterelles, approuvé en 1975, intégrait la particularité du site puisque « cette propriété étant une ancienne carrière de granit comblée par divers matériaux (troncs d'arbres, matelas, carcasses de voitures...), il serait très hasardeux d'y construire des collectifs en raison des tassements qu'il y a encore à craindre si une charge importante repose dessus. Le lotissement proposé tient compte de la forme de l'ancienne carrière et c'est ainsi que toutes les maisons seront construites sur l'assise de granit ceinturant la partie remblayée, les jardins et l'espace vert de 5 000 m² occupant cette dernière. »



« Mon grand-père paternel est venu du Finistère à Nantes avec ses frères dans les années 1880 pour travailler dans les carrières de granit de la Contrie. C'était un milieu tout à fait simple. Ce n'était que des ouvriers et il y avait énormément de Bretons. Du côté de ma grand-mère maternelle, son père et ses oncles travaillaient également dans les carrières. Dans ma famille, ils travaillaient tous aux carrières. Ils étaient tailleurs de pierre, granitiers pour les pierres tombales et paveurs. L'entrée des carrières de granit était sur la place du Réservoir. Il y en avait beaucoup mais elles n'étaient pas toutes exploitées. Certaines étaient remplies d'eau et les habitants de la Contrie allaient y rincer leur linge dans les années 1910. Après la débauche, les ouvriers se retrouvaient dans les nombreux cafés. Comme il y avait beaucoup d'ouvriers, il y avait énormément de cafés qui étaient les uns près des autres. » **Yvonne B**



« Le château », une ancienne maison de carrier

Contrastant avec l'habitat ouvrier du quartier, cette ancienne maison de carrier, située au n° 102 de la rue de la Contrie, était surnommée « Le château » par les habitants. Son édification à partir de 1886 est l'œuvre du carrier Jean Charrière. Ce dernier avait acquis, l'année précédente, cette propriété sur laquelle une carrière était exploitée par François Gehors. Jean Charrière modernise les installations et poursuit l'extraction du granit sous son nom jusqu'en 1921. A cette date, la propriété est cédée à la Société anonyme des carriers de Nantes à la Contrie. En 1944, la maison passe entre les mains d'un maraîcher de Saint-Jacques, Jean-Baptiste Guillard, qui la vend en 1955 à la famille Morisson.

► « Mon arrière-grand-père, originaire de Saint-Omer-de-Blain, est venu à Nantes vers la fin du 19^e siècle pour être embauché dans les carrières de la Contrie comme tailleur de pavés. A l'époque, les tailleurs étaient payés au pavé. Mon grand-père racontait qu'il y avait des gars qui taillaient beaucoup de pavés à la journée pour être bien payés le soir et aller faire la fête ensuite dans les cafés du quartier. » **Bertrand**

► « Mon père a travaillé comme tailleur de pierre aux carrières de la Contrie. De la place du Réservoir, il y avait un petit chemin qui allait vers la carrière. C'était un gouffre immense ! On n'osait pas le regarder du haut des parois tellement c'était profond. Il y avait de l'eau dedans et ils pompaient tout le temps pour pouvoir extraire le granit. » **Georgette**

► « Il n'y avait pas de piscine à l'époque dans le coin alors on allait se baigner dans les carrières qui étaient abandonnées. L'eau avait monté et il y avait des endroits où ça faisait de belles plages. On pouvait avoir pied assez loin. C'est comme ça que j'ai appris à nager. On était avec des plus grands qui nous apprenaient. Un jour, mon père nous a trouvés là et il était très surpris de nous voir nager ! Il n'a rien dit parce que lui ne savait pas nager. On pêchait aussi. Je ramenaient des poissons-chats, des gardons et j'en remettais dans l'étang que ma famille avait au Petit-Verger. » **René P**

► « Avant la guerre, les gamins du quartier s'amusaient dans la grande carrière. Quand les ouvriers étaient partis, on allait s'amuser dans les wagonnets en ferraille qui servaient à transporter les blocs de pierre. » **Solange**

► « Il y avait trois carrières entre le boulevard Jean-Ingres et la rue de la Contrie. Maintenant, il y a des lotissements et les parties non construites correspondent au trou laissé par la carrière. Quand nous sommes arrivés en 1955, la carrière à côté de chez nous était encore en activité. Ensuite, on a vu son comblement. C'était du tout venant ! Il y avait un défilé de camions qui venaient déverser de tout et n'importe quoi. Il en a fallu des années pour remplir ce trou de cinquante mètres ! Il a ensuite fallu attendre que le terrain se stabilise avant de le lotir. » **Marie-Béatrice**

► « Mes parents ont acheté cette maison en 1955 et nous l'avons occupée pendant quarante ans. Auparavant, nous habitions à la Rivaudière à Saint-Herblain. Nous étions dix enfants et mes parents voulaient se rapprocher de Nantes car ils rencontraient des problèmes pour nous emmener à l'école. Avant notre arrivée, cette maison était occupée par un maraîcher, monsieur Guillard. Sa tenue était derrière la maison. Après la guerre, son exploitation a été expropriée. L'EDF a racheté une partie du terrain et a construit un lotissement pour ses employés entre 1955 et 1960. C'est le lotissement de la rue Raoul-Dufy dans lequel on trouve deux types de maisons : les maisons hautes et les maisons basses.

A l'origine, la maison faisait partie de la carrière qui se situait derrière chez nous. Il y avait un grand bâtiment dans le fond de notre terrain qui devait servir à son exploitation. Quand on est arrivé, il y avait encore les rails pour les wagonnets d'extraction dans le jardin. La maison a été construite par un carrier et a servi de modèle pour montrer ce que son entreprise était capable de faire comme taille de pierre. Quand on la regarde, les pierres ne sont pas identiques, elles sont taillées de différentes façons. Les fenêtres aussi sont différentes. Il y en a une de type « Renaissance », d'autres normales... C'était une grande maison carrée avec une pièce à chaque angle. Tous les étages de la maison étaient



3 / Vivre à la Contrie

partagés en quatre pièces. Quand nous sommes arrivés, il n'y avait pas de salle de bain, ni de chauffage central et la cuisine était assez succincte. Il y avait un perron de cinq ou six marches car il y avait un sous-sol surélevé dans lequel il y avait quatre caves. La grille d'entrée était à cheval sur deux maisons car pendant la guerre, les Allemands ont réquisitionné la maison qui était dans le fond de la propriété. Le problème, c'est qu'ils avaient des chevaux qui venaient dans la tenue maraîchère de monsieur Guillard. Quand il a

vu ça, il a construit un mur en une nuit pour empêcher les chevaux de venir. Ce mur est resté et il a fait office de limite de propriété. C'est pour cette raison que le portail s'est trouvé décalé et qu'il est, encore aujourd'hui, coupé en deux. Dans le jardin, il y avait des grands « sapins de glace » et des camélias centenaires de cinq ou six mètres de haut puisqu'on pouvait cueillir les fleurs des fenêtres du premier étage. Chaque arbre était une variété différente. » **Marie-Béatrice**



ait aucun confort, pas d'eau courante, pas d'électricité, pas de tout-à-l'égout. Pour avoir de l'eau buvable, nous allions jusqu'au château d'eau et à l'aide de la pompe, nous remplissions nos deux seaux. Leur poids était allégé avec un carré de bois qui les maintenait fermement jusqu'aux deux cents mètres qui nous séparaient de la maison. Comme l'électricité n'était pas installée, on avait la lampe à pétrole le soir et la lampe-pigeon la nuit. On évacuait les eaux usagées par la fenêtre. Dans les coins de campagne, nous étions contents de trouver des escargots. Mis à jeûner quelques jours, nous étions bien satisfaits de remplir nos assiettes avec. » **Simone**

La vie quotidienne pendant l'Entre-Deux-Guerres

► « J'ai vécu à la Contrie, impasse Bretonnière, dans les années 20. C'était un beau coin. J'ai découvert la liberté et les plaisirs de la campagne. Mon père avait un jardin avec un four à pain dans le fond. Il avait mis des cages à lapins dedans et le chien dormait là aussi. Il y avait un poulailler et un tas de paille. Quand on jouait dedans, c'était la grande rigolade. Derrière le stade, il y avait un terrain sauvage avec un puits et un marronnier imposant et merveilleux. On allait chercher des bâtons d'oseille dans ce terrain. L'oseille montait et l'on suçait les bâtons. Peu m'importait qu'il n'y

► « Ma grand-mère paternelle était blanchisseuse et elle allait rincer le linge à la pompe sur la place d'Oradour-sur-Glane. Avec sa brouette, elle allait chercher le linge des commerçants de la place Zola et leur ramenait propre. Quand j'étais enfant, j'allais chercher de l'eau sur la place avec mes seaux et une brouette. Les logements n'avaient aucun confort, ni eau, ni électricité, ni gaz et les WC, en commun, étaient dans le jardin. Dans les années 30, quand je suis née, on n'avait qu'une pièce. On s'éclairait au gaz ou au pétrole et on n'avait qu'une cuisinière pour faire la cuisine et se chauffer au bois et au charbon. En 1940, nous avons déménagé pour un deux-pièces. Nous nous éclairions à l'électricité mais il n'y avait ni évier, ni eau et les WC étaient toujours dans le jardin. » **Yvonne B**



► « Il y avait beaucoup de commerces dans la rue de la Contrie. En bas de la rue, il y avait une boulangerie, le bureau de tabac et la boucherie qui existent toujours. En remontant, il y avait une cordonnerie, l'épargne, une poissonnerie, une épicerie et une cave. De l'autre côté, dans la rue de la Prière, il y avait un Radar. La banque est venue s'installer à côté. Il y avait une mercerie et une charcuterie. Après, c'était la pharmacie qui fermait la rue. Sur la place d'Oradour-sur-Glane, il y avait le café des Fusains. » **Thérèse**

► « Dans ma jeunesse, il y avait des petits cirques avec un monsieur qui faisait danser son ours. Il y avait des chanteurs et on leur jetait la pièce. Il y avait les marchands de sardines et de civelles, la laitière, le rémouleur, le marchand de peaux de lapins qui achetait les peaux que les habitants gardaient quand ils tuaient leurs lapins. C'était pour en faire des descentes de lit. Les enfants se précipitaient pour ramasser le crottin de cheval qui servait d'engrais. » **Yvonne B**

La Contrie pendant l'Occupation

► « Mes parents ont tenu « Le Café des Sports » sur le chemin du Corps-de-Garde de 1938 à 1940. Tous les dimanches soirs, le café était plein à craquer car tout le monde venait après les courses de vélo qui avaient lieu dans le quartier. Quand mon père est parti à la guerre, maman a vendu et a travaillé au bureau des effectifs des Chantiers de Bretagne. Ensuite, elle est allée à la Raffinerie de Chantenay. Je m'en souviens parce qu'elle pouvait avoir du sucre ce qui nous permettait de faire des échanges pour avoir du beurre ou d'autres denrées. Je me souviens des Allemands qui étaient venus dans notre école. J'étais en cours préparatoire et je me demandais pourquoi ils avaient pris nos petites chaises. Ils avaient sorti un canon au milieu de la place du Repos-de-Chasse, c'est d'ailleurs la première chose qu'ils ont faite. Je les entends encore chanter « Heili Heilo » dans le chemin du Corps-de-Garde. Il y en a un qui montait la garde devant la porte de l'école et quand ma mère m'envoyait faire des courses à la boucherie du Repos-de-Chasse, il fallait que je passe devant. J'avais une de ces trouilles ! J'avais peur qu'il me tire dessus ! Quand on est enfant, ça impressionne, surtout avec le fusil. » **Colette**

► « Comme mon père avait vécu les bombardements à Orléans, il nous emmenait ma mère et moi nous mettre à l'abri dès qu'il y avait une alerte dans le quartier. Tous les habitants se moquaient de lui parce que l'on n'avait pas encore connu les bombardements. Il nous faisait coucher le long du mur du manège à cheval des « de la Brosse ». Ensuite, avec les premiers bombardements, nous nous retrouvions entre voisins, dans les abris que les hommes avaient creusés dans les jardins. Parfois c'était un peu folklorique ! Beaucoup d'habitants sont restés car ils ne savaient pas où aller. Mes grands-parents maternels qui tenaient le « Café des Fusains » sont restés parce qu'ils ne voulaient pas fermer leur commerce. Quand il y avait une alerte, ils prenaient leur petite valise avec tous leurs papiers et ils allaient se réfugier dans une buse qui traînait. C'était un gros cylindre en ciment avec deux ouvertures. Ils avaient trop peur que la maison leur tombe sur la tête. Les hommes de la Défense passive passaient tous les soirs dans la rue de la Contrie. Ils ne voulaient pas voir de lumière. On mettait une couverture et du papier bleu à notre fenêtre. Il fallait bien se calfeutrer sinon ils sifflaient quand ils passaient.





Les bombes ne sont pas tombées sur le quartier mais du fait du souffle des bombes, ma mère avait eu son plafond tout lézardé. Ils survolaient très bas les villes. Le soir du 23 septembre 1943, nous sommes partis nous réfugier chez des cultivateurs que nous connaissions sur la route du Milieu, celle qui mène à Saint-Étienne-de-Montluc. Nous allions y faire les moissons, les vendanges. Dans les jours suivants, le cultivateur est venu avec sa charrette chercher une partie de notre ménage pour nous emmener ensuite à Vigneux-de-Bretagne. » **Yvonne B**

« Mon père a eu une voiture en 1936. C'était la première du quartier. Elle n'a pas marché longtemps parce que quand la guerre est arrivée, mon père l'a camouflée dans un hangar avec plein de foin dessus pour que les Allemands ne la trouvent pas. C'était une bonne technique. Mon père faisait partie de la Défense passive. Il s'en allait quand il y avait des alertes car il avait tout un quartier à contrôler. Quand ça bombardait, on allait dans un hangar dans le chemin du Champ Lucet. On se disait qu'il y avait moins à nous tomber sur la tête. Aucune bombe n'est tombée sur la maison mais, à même pas cent mètres, il y avait des immenses trous de bombes. Après la guerre, avec toutes les démolitions, les hommes ont été réquisitionnés pour le déblaiement. Mon frère, de 17 ans, a été réquisitionné avec le cheval pour déblayer du côté de Chantenay. » **Jeanne**

« Il y a eu quelques bombes dans le quartier car le château d'eau et l'école de la Contrie étaient visés. On était parti se réfugier dans les prés mais on n'était pas au bon endroit. Alors, on s'est caché dans les fossés du chemin du Corps-de-garde. Ça faisait drôle quand les avions passaient au-dessus de nos têtes, on avait l'impression qu'un train allait nous passer dessus et on s'attendait à être haché en morceaux. Quand on s'est relevé, on avait les poches de nos manteaux bourrées de terre. Après, quand les avions sont partis, il y a eu un grand silence et on n'entendait que les éboulis de pierres et de terre. » **Renée**

« On a appris à fumer avec les Anglais qui étaient installés chez nos voisins, les « Turpin ». On leur envoyait des tomates par-dessus le mur et en échange, ils nous donnaient un paquet avec deux cigarettes dedans. La première bouffée qu'on a tirée dessus, on a cru mourir ! Après, il y a eu des Allemands qui gardaient le réservoir d'eau. Un jour, avec un copain, on s'était amusé à les éblouir en leur renvoyant les rayons du soleil avec un miroir. Quand ils ont vu ça, ils ont tiré en l'air ! Alors, on s'est carapaté vite fait pour se cacher sous le hangar. On avait tellement peur que l'on n'est pas sorti de la journée ! » **René P**

« Dans la rue de la Contrie, il y avait un petit chemin entre la place Oradour-sur-Glane et la tour de guet qui s'appelaient la rue « Tabaga ». C'était les gens du coin qui l'avaient appelée comme ça parce que pendant la guerre, ils faisaient pousser du rutabaga dans ce coin-là. Ils en ont tellement mangé que c'est devenu le nom du chemin ! » **Jacques P**

« Pendant la guerre, nous habitions au pied du réservoir qui était occupé par les Allemands. A l'entrée, il y avait deux soldats. Je me souviens des sirènes qui me faisaient peur parce que ça sonnait très fort. Ensuite, après la guerre, il y a eu des baraquements rue de la Chevasnerie, sur le terre-plein de la place du Repos-de-Chasse et dans un pré du chemin du Champ-Lucet. Certains sont restés jusqu'au début des années 60. C'était pour les sinistrés du centre-ville. Il y avait beaucoup de familles nombreuses. » **Solange**

Vivre à la Contrie après la guerre

« Je suis née au pied du réservoir chemin du Champ-Lucet dans la maison que mes grands-parents maternels habitaient depuis les années 20. Nous habitions entre la tenue maraîchère de la famille Potiron et le maraîcher Guillard qui avait « le château ». Dans les années 40 et 50, rue de la Contrie, il y avait une poissonnerie, la boulangerie Gourdon, un café et une boucherie. Une grande quincaillerie se trouvait sur la place Oradour-sur-Glane. La boulangerie Gourdon nous portait le pain chemin du Champ-Lucet. C'était une employée qui faisait le portage avec une charrette couverte et un chien qui l'aidait à tirer. » **Solange**

« J'ai vécu de 1942 à 1961 à la Contrie, rue Marzelle-de-Grillaud derrière la Mellinet. C'était la maison de ma grand-mère qui a ensuite été démolie quand la rue a été agrandie. »

Ma grand-mère était marchande de poisson. Elle était baladeuse à Monselet, dans le quartier des riches. Elle avait une sacrée clientèle ! On en a mangé du poisson quand on était gamin ! On mangeait de la civelle presque tous les jours ! Chez ma grand-mère, il y avait trois pièces : la cuisine et une chambre de chaque côté. Comme on n'avait pas l'eau courante, il fallait aller en chercher à la pompe. C'était lourd à se coltiner ! On n'a eu l'eau courante qu'au début des années 50, je me souviens que le compteur était dans le bas du chemin en bordure de route. Les waters, c'étaient des fosses dehors. On ne prenait pas de douche. Il fallait faire chauffer l'eau sur la cuisinière et on se lavait dans la baignoire. L'été, on se lavait dans le fond du jardin. On prenait un bidon de deux litres qu'on accrochait et quand il y avait du soleil, on attendait que ça chauffe. » **Jacques P**

« Enfant, j'habitais rue Marzelle-de-Grillaud dans une vieille maison juste en face du stade de la Mellinet. Il y avait une grande pièce avec une cuisinière qui nous servait pour le chauffage et la cuisine. Nous n'avions pas de commodités. Pour avoir de l'eau ou aller aux toilettes, il fallait aller chez le propriétaire qui habitait en face. Ma mère, qui lavait du linge pour les gens, allait au puits des propriétaires pour pouvoir le laver. » **Gisèle**

« Après la guerre, ma mère a ouvert une droguerie au 52, chemin du Corps-de-Garde. Dans le magasin, nous vendions des poudres à teinter, des lessives, un peu de quincaillerie aussi. Elle a tenu cette droguerie de 1946 à 1952. Ensuite, nous sommes partis nous installer Chaussée de la Madeleine où elle a repris un café. » **Colette**

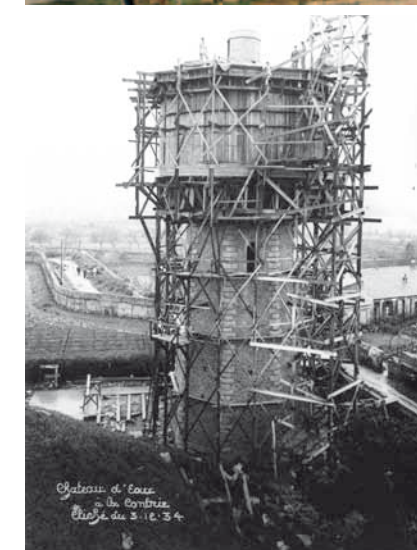


4 / Les réservoirs d'eau de la Contrie

L'histoire de l'implantation des réservoirs d'eau dans le quartier de la Contrie est celle de l'avènement de ce luxe fabuleux : l'eau potable au robinet, synonyme de confort et de salubrité.

Depuis le milieu du 19^e siècle, le réseau de distribution d'eau est de plus en plus insatisfaisant : fuites, qualité médiocre, peu de pression pour alimenter les quartiers hauts de la ville. En 1895, le maire de Nantes, Alfred Riom, prend à bras-le-corps le problème récurrent de l'eau, principale cause de l'épidémie de choléra qui avait frappé la ville l'année précédente. En 1896, le service des eaux est créé. Édifiée sur la prairie de Mauves, l'usine de pompage et de traitement des eaux entre en service en 1899.

L'édification d'un réservoir d'eau au Champ-Lucet sur la commune de Chantenay est à l'étude à partir de 1893. Dirigé par l'ingénieur des ponts et chaussées Gaston Michel et l'architecte Edouard Nizan, le projet est l'objet de longues tractations entre Nantes et Chantenay. Il faut attendre 1895 pour que le maire Paul Griveaud accepte de recevoir les installations nantaises de l'eau sur son territoire. Les travaux sont votés en 1900 sous le mandat d'Emile Sarradin et se déroulent entre 1902 et 1904. La réalisation est confiée à un entrepreneur de Chantenay, Jean Joly, qui ouvre et exploite une carrière de granit à proximité du chantier. L'intérieur est constitué de piliers et de voûtes en berceau à plein cintre, faisant penser à un vaste cloître du Moyen-âge. Le 22 avril 1904, le réservoir d'une contenance de 20 000 m³ est inauguré et mis en service. Cette édification n'est pas une banale citerne mais un véritable temple de l'eau potable dont l'effet est accentué par l'emmarchement et le médaillon central reproduisant le plan de la salle hypostyle.



► « Il y avait une épicerie dans l'avenue Béranger et tous les jours, l'épicière allait chercher le lait à pied chez madame Lucas à la Bégraisière. Ça faisait un petit bout ! Après, c'est la fermière qui passait avec son camion dans la rue. Il y avait des marchands ambulants aussi, comme les marchandes de poissons qui passaient le soir pour les sardines ou le marchand de peaux de lapin. Il passait une fois par mois car, dans le quartier, tout le monde avait des lapins et des poules. Il y avait une vinaigrerie rue Marzelle de Grillaud qui a été ensuite remplacée par la Métallerie Gendre. C'est aujourd'hui encore, la seule industrie du quartier. » **Thérèse**

► « Dans le quartier, nous étions les seuls à avoir le téléphone et mes parents le mettaient à la disposition de tout le monde. Ils l'avaient installé dans une pièce séparée pour que les gens puissent appeler en toute discrétion. Les habitants donnaient notre numéro pour pouvoir être contactés. Je ne vous dis pas le nombre de fois où on a eu à annoncer des bonnes et des mauvaises nouvelles. Il nous arrivait, nous les enfants, de courir toute la rue pour aller chercher quelqu'un qui était appelé chez nous. » **Marie-Béatrice**

► « En 1962, mon mari a monté une carrosserie dans le chemin du Champ-Lucet. C'était l'époque où il y avait de plus en plus de voitures. Nous avons dû partir à Saint-Herblain dès 1964 car nous n'avions plus assez de place. Mon frère a appris le métier avec mon mari et il a monté sa carrosserie rue des Renardières dans les années 70. » **Solange**

► « Dans le quartier, c'était ouvrier. Il n'y avait pas beaucoup de cols blancs ! La Contrie, c'était un petit village. Tout le monde se connaissait. Tous les ans, il y avait une course de vélo humoristique organisée par deux menuisiers du quartier. La course passait par la rue Marzelle-de-Grillaud, puis remontait l'avenue Béranger pour rejoindre la rue Henri-Eugène-Gouillard. Tout le monde était déguisé et les coups de rouge, ça marchait ! En plus, ce n'était pas des vélos de course, c'était des vieux clous ! Ces deux menuisiers organisaient aussi un arbre de Noël pour les voisins, les connaissances du quartier et les copains de café. Au début, ça se faisait dans la menuiserie et puis après ils l'ont organisé au « Pigeon Bleu ». » **Jacques P**

► « Dans les années 50, tous les ans, mon père participait à une course cycliste. Les coureurs descendaient le boulevard de la Fraternité et remontaient la rue de la Contrie. Ils en bavaient pour remonter cette côte ! Quand le Tour de France passait à Nantes, on allait pique-niquer sur le boulevard du Massacre pour voir les coureurs. Tout le bas de Chantenay venait. » **Solange**

Trente ans après l'ouverture du premier réservoir, la ville s'est étendue et la pression de l'eau est insuffisante dans les hauts quartiers de la nouvelle périphérie. En 1935, un second réservoir de 500 m³ en forme de château d'eau est édifié et l'année suivante débutent les travaux d'une nouvelle réserve d'une capacité de 40 000 m³. Achevée en 1938, cette dernière est isolée par un talus engazonné pour ses deux compartiments inférieurs tandis que le premier est entouré d'un mur de briques.

L'urbanisation de Nantes pendant les « Trente Glorieuses » nécessite, à nouveau, une extension du site. Ainsi, en 1974, le maire, André Morice, expose ce projet devant son conseil municipal : « **En raison de l'augmentation croissante des besoins en eau potable dans l'agglomération nantaise, il est apparu indispensable de procéder au renforcement des réserves d'eau de la Contrie. La réalisation de ce projet prévoit la construction de trois nouvelles réserves de 20 000 m³** ». Edifiés entre 1979 et 1980, ces trois nouveaux réservoirs sont implantés sur les anciennes tenues maraîchères des familles Turpin et Paud. La capacité de stockage du site est alors de 120 000 m³ d'eau potable.



► « Le service de l'eau de la ville et les réservoirs de la Contrie sont un point de repère. Quand on parle de la Contrie, on parle de ses réservoirs. » **Thérèse**

► « L'intérieur des réservoirs, c'est une véritable cathédrale. On ne s'imagine pas que ce soit comme ça à l'intérieur. C'est immense. Ce ne sont que des arches et des arcades. C'est vraiment curieux à voir. « Les Allumées » avaient fait une ouverture une année et ils avaient fait une belle chose car il y a peu de monde à connaître les intérieurs. » **Huguette**

► « J'ai vu la construction de la grande tour et de la réserve avec le mur de briques. Le dimanche, on allait se promener par-là parce que c'était impressionnant à voir. » **Lucie**

► « Après la guerre, le gardien du réservoir nous laissait monter en haut du deuxième réservoir et on s'amusait à faire des tonneaux jusqu'en bas. C'était le plaisir des gamins du quartier. » **Solange**



5 / Des tenues maraîchères aux jardins familiaux de la Contrie

C'est dans un quartier d'anciennes tenues maraîchères qu'ont été ouverts, en 1981, les jardins familiaux de la Contrie. Implantées autour du réservoir d'eau et du carrefour des Chataigniers, les exploitations ont été progressivement expropriées à partir des années 60 pour recevoir les nouveaux aménagements urbains du quartier telles que l'ouverture du boulevard Jean-Ingres, la construction de l'école des Châtaigniers ou encore l'édification des trois nouvelles réserves d'eau.



En 1979, la municipalité lance un programme d'aménagement de jardins familiaux sur l'ensemble de la ville. Le conseil municipal décide alors qu'« afin de faire face aux demandes de plus en plus pressantes de la part des associations de quartiers réclamant la création d'espaces verts et de jardins familiaux, il est apparu nécessaire d'acquérir dans le quartier de la Contrie un vaste terrain de 10 931m² dont, tant la nature du sol que la situation auprès d'un groupe d'HLM, devraient pouvoir répondre aux besoins des habitants de ce quartier particulièrement défavorisé en espace vert ». La propriété Neau, alors exploitée par la famille Mélot, est acquise et les premiers jardins familiaux de Nantes voient le jour à la Contrie au printemps 1981 sur un terrain de deux hectares découpé en quatre-vingt-huit parcelles, équipées d'abris pour les outils, de haies vives et d'accès piétonniers. Le Service des Espaces Verts se charge de l'aménagement des terrains achetés par la ville tandis que la gestion des jardins est confiée à l'Association des jardins familiaux de Nantes qui loue les parcelles aux particuliers.

Par ce programme, la ville remet au goût du jour une pratique bien plus ancienne, celle des jardins ouvriers qui se développa au 19^e siècle parallèlement à l'industrialisation. Ces jardins étaient destinés à améliorer les conditions de vie des familles ouvrières. Le terme de Jardin ouvrier est inventé par l'abbé Lemire, fondateur en 1896 de la Ligue française du coin de terre et du foyer. Les jardins ouvriers prennent le nom de Jardins familiaux en 1952, date à laquelle ces derniers sont inscrits dans le Code rural qui en donne la définition suivante : « Terrain mis à disposition du chef de famille comme tel, en dehors de toute autre considération, pour être cultivé personnellement, en vue de subvenir aux besoins de son foyer à l'exclusion de tout usage commercial ».



La tenue de Pierre Turpin: « Les Champs Elysées » devenus les jardins familiaux

« Pierrot Turpin surnommé « Pierrot le Riche » fut le premier jardinier à s'installer sur le secteur, probablement dès la fin du 19^e siècle. Il était cousin germain avec ma grand-mère maternelle. Sa tenue, implantée sur la propriété familiale, s'étendait sur un peu plus d'un hectare. Il en fit une tenue « pilote » tout à fait remarquable pour ce premier tiers du 20^e siècle. Très intelligent, astucieux et ingénieux, il avait une parfaite connaissance de son métier. C'était un jardinier à quatre branches (fleurs, fruits, légumes de primeurs, aménagements de parcs et jardins). De plus, il était allé se perfectionner en région parisienne et en était revenu avec de nouvelles techniques de cultures. Cela explique sans doute la construction d'une champignonnière.

Très adroit, il avait un atelier remarquable avec une forge. Il fabriquait ses sabots, des meubles et même un alambic qui lui permettait de faire, en toute illégalité, de l'eau-de-vie avec le muscadet qu'il récoltait à Pontpierre sur Saint-Herblain.

Aller rendre visite à la cousine Pierrot avait quelque chose d'enchanté, de merveilleux. La tenue était entourée de murs hérissés de tessons de verre afin d'empêcher les escalades des enfants attirés par les fruits des arbres et de la vigne qui couvraient les murs. On y accédait par le chemin du Corps-de-Garde par la même entrée que les jardins familiaux actuels. Une fois franchi le portail puis l'entrée ornée de deux palmiers, on montait une large allée bordée de cerisiers. Dans la cour, le long du mur de séparation avec la tenue d'Henri Turpin, une plate-bande était plantée d'arums. Un massif de camélias ornait la cour et masquait en partie la maison à étage.

Le hangar attirait les regards car le cousin Pierrot l'avait construit avec des planches courbes provenant du bois de coffrage du réservoir d'eau édifié en béton! Une serre était accolée sur toute la longueur du mur sud de la maison, chauffée en hiver par une salamandre. C'était un enchantement de venir s'asseoir au milieu d'un tel foisonnement de plantes : orangers et citronniers chargés de fruits et de fleurs odorantes. Les frères Paud, les familles Potiron et Mélot allaient donner un coup de main pour sortir ces arbustes vers le 15 mai et les rentrer en octobre. Un aloès géant et un sapin atteignaient presque le vitrage et à droite se trouvait une étonnante collection de plantes grasses. La sortie de cette serre était agrémentée par un massif de daphnés.

D'autres installations complétaient cette tenue dont certaines subsistent encore, en partie : la grande serre d'environ cent mètres carrés dont on peut encore voir le mur nord et les murets. Au temps de Pierrot Turpin, elle était chauffée par un énorme poêle à bois. Elle servait à abriter les orangers, à faire les semis pour la production de plants mais aussi des cultures de melons... Comme toutes les serres, elle avait de la vigne qui produisait du raisin de table. On peut encore voir une partie du système d'arrosage avec le château d'eau où était refoulée, grâce à une motopompe, l'eau du puits profond de seize mètres, véritable citerne. Pierre Turpin avait passé un accord avec le Service des Eaux de la Ville de Nantes pour récupérer une partie du trop-plein des réservoirs dans une ancienne carrière qui se trouvait sur une de ses propriétés louée à Pierre Potiron. » **Maryvonne B**



Les tenues des frères Henri et René Paud, maraîchers à la Contrie de 1932 à 1939

► « Henri et René sont les fils de Julien Paud, né au Châtagnier en 1867 et de Marie-Louise Letourneux installés comme jardiniers à la Lande ou Petit Verger.

Les grands-pères de Julien Paud, tous deux fermiers en location dans le premier tiers du 19^e siècle, étaient de condition très modeste. Le grand-père Jean-Antoine Paud était fermier aux Dervallières chez la famille de la Brosse et l'autre grand-père, Pierre Turpin, était fermier dans l'ancien manoir de la Durantière, transformé en fermes, et qui se situait à l'emplacement de l'actuel collège. Vers 1850, ces deux grands-pères ont acquis progressivement des maisons et des terres. Ces biens furent ensuite légués à leurs nombreux enfants.

A la fin du 19^e siècle, Julien Paud s'est installé avec ses parents à la Lande ou Petit Verger, près de la Croix-Bonneau, dans une ferme rapidement transformée en une belle tenue. Le métier était rentable puisqu'il continua à acquérir des terres et fit même construire l'octroi au Châtagnier en 1912, symétrique au café construit par son cousin Pierre Turpin ! Il mourut prématurément en 1920 et laissa trois fils. L'inventaire après décès mentionnait cent trente châssis en 1921. Henri, son fils aîné, dirigea alors l'exploitation avec son épouse, sa mère et ses deux frères mineurs.

En 1931, mon père, René, se maria. Il ne pouvait donc pas rester au Petit Verger. Le partage des biens de son père eut donc lieu. Les trois fils héritèrent chacun d'une maison et d'environ deux hectares de terres. Toute la famille quitta

le Petit Verger pour venir à la Contrie. Ma grand-mère s'installa dans la maison de l'octroi au Châtagnier avec son fils Paul, encore célibataire. Ce dernier avait néanmoins hérité d'une maison et de terres de part et d'autre de la route de la Contrie qui furent louées à la famille Brard. Henri s'installa au Châtagnier et exploita une tenue qui s'étendait également de part et d'autre de la route de la Contrie. Mon père, René, emménagea au Champ-Lucet. Ses terres étaient dispersées entre différents lieux-dits : Le Mortier, Le Châtagnier, Les Dervaux, La Roterie et des prés de vallée.

Les trois frères Paud étaient des jardiniers très expérimentés, passionnés par leur métier. Ils ont été à bonne école sous la conduite de leur père et de leur grand-père. Henri avait fait une formation de jardinier à quatre branches tandis que René avait dû quitter l'école à onze ans en 1916 car avec la guerre, il n'y avait plus assez d'instituteurs.

Au Champ-Lucet, mon père dut remettre en état la maison et les dépendances, faire construire un hangar pour stocker le foin et pour ranger le gros matériel (charrette fourragère, tombereau, camion maraîcher, charrue...). Il fallut réaménager le terrain en arrachant des arbres, le retracer, équiper la tenue pour l'arrosage avec la construction d'un réseau de canalisations souterraines. L'eau était pompée dans le puits. Ce puits a, par ailleurs, fourni de l'eau à une partie de la cité de la Chevasnerie pendant la guerre.

Le mur portait des poiriers en espalier ainsi que de la vigne. La plate-bande était plantée de pêchers avec une production qui s'échelonnait de juin à septembre. Mon père, très intéressé par l'arboriculture, avait planté des arbres fruitiers en grand nombre, il essayait de greffer et d'écussonner les meilleures espèces.

Les cultures de primeurs sous châssis étaient fondamentales : carottes de printemps, laitues, navets, haricots verts, tomates, melons... La tenue de mon père comptait trois cents châssis et celle de mon oncle, Henri, en avait quatre cents. Toutes sortes de légumes étaient cultivées : carottes et petits pois de Chantenay, asperges, soissons, oignons blancs de printemps et sarriette annuelle, échalotes, ail, persil, estragon, panais vendus par paquets de trois, toutes sortes de variétés de choux de printemps et d'hiver, poireaux, scorsonères, artichauts, scaroles d'hiver, cornet d'Anjou, endives, céleri et mâche sous châssis ou en pleine terre. Mon père avait aussi une cressonnière au Châtagnier près d'un ruisseau qui coulait à l'emplacement du boulevard du Tertre.

Avec une telle variété de cultures, il fallait sans cesse travailler la terre et lui apporter du fumier, faire des semis avec apport de sable, des plantations et récolter au bon moment mais aussi faire ses graines. J'ai le souvenir des innombrables sacs en toile soigneusement étiquetés pour

la conservation des graines et suspendus au sec dans la cage d'escalier.

Les surfaces en cultures étaient réduites mais exigeaient une main-d'œuvre importante. Le mari et la femme ne suffisaient pas. Dans ces tenues, il n'y avait pas de motorisation, excepté la motopompe ou le moteur électrique pour l'eau. Le cheval était utilisé pour le travail de la terre dans les carrés tandis que les plates-bandes étaient bêchées à la pelle. La place de la femme du jardinier était d'être au jardin avec les femmes de journée pour désherber, éclaircir les carottes, arracher, « paqueter » ou équeuter. Il fallait aussi cueillir les différents légumes, les laver, à la brosse de chiendent pour certains, pincer les chrysanthèmes, faire les bouquets, cueillir tous les petits fruits... Et enfin les veilles de marché, il fallait charger le camion et accompagner le jardinier au Champ-de-Mars. En conséquence, la jardinière devait avoir des femmes de journée pour le jardin et d'autres pour faire la lessive et s'occuper du linge... Le jardinier était aidé par un commis et quelquefois par des journaliers. Le travail fait à la main et la manutention des châssis le nécessitaient. Il fallait nourrir tout ce monde ce qui faisait de bonnes tablées avec casse-croûte le matin et l'après-midi, en plus du déjeuner et du dîner.





La commercialisation se faisait au Champ-de-Mars. Mes parents y allaient deux fois par semaine, le mardi et le vendredi. Il fallait se lever tôt, prendre un café, atteler le cheval. La marchandise était transportée dans des balles et des paniers en osier. Au retour du marché, René et Henri livraient les marchandises à cinq ou six épiceries du centre de Nantes. Une partie de la production de petits pois était livrée chez les conserveurs tels que Philippe et Carnaud ou Amieux. Les petits pois pouvaient être refusés s'ils n'étaient pas suffisamment fins.

L'année 1939 marqua une coupure. Avant cette date, les tenues de la Contrie n'étaient pas motorisées. Le cheval était alors indispensable. Or, avec la déclaration de guerre, les chevaux sont réquisitionnés comme ceux de Pierre Potiron et d'Henri Paud. De plus, les années 1930 étaient marquées par la crise de 1929. Les légumes se vendaient mal et le métier n'était plus rentable. En

conséquence, mon père et son frère Henri cessèrent leurs activités en 1939. C'était la fin du jardinage.

Après la guerre, le maraîchage prit le relais. Les petits fermiers de la Contrie et de « la route du milieu » sur Saint-Herblain transformèrent leur exploitation en tenue maraîchère. Au Champ-Lucet, Henri Turpin et son fils Francis sont les premiers, pour ce secteur, à s'équiper en matériel moderne : tracteur, épandeur à fumier, planteuse, rampes pour insecticides et herbicides remplacées par des plaques chauffantes. Avec la modernisation, la spécialisation des cultures fut la deuxième caractéristique du maraîchage d'après-guerre.

Les expropriations de 1967 pour la construction de l'école des Châtaigniers et celles de 1976 pour l'extension des réserves d'eau mirent fin au maraîchage à la Contrie. »

Maryvonne B



Les tenues Potiron

« Jusqu'aux années 60, il restait sur ce secteur ouest de Nantes ce que nous aurions pu appeler le dernier village de maraîchers. Des derniers exploitants que j'ai connus il y avait Henri et Francis Turpin, Théophile Mélot, Pierre Potiron, père et fils, Francis Arbert, Louis Binotte et François Poisson. Chacun avait sa ou ses spécialités de cultures maraîchères mais les principales cultures étaient surtout celles des tomates, des poireaux, des radis, de la salade... Quelques-uns produisaient également des fleurs telles que le muguet et les chrysanthèmes ou des fruits. Quelquefois et pour certains gros travaux, une entraide était organisée entre tous ces maraîchers. Installés à la porte du centre-ville, ces derniers maraîchers écoulaient leurs productions dans les petites épiceries du quartier et aux halles du Champ-de-Mars. Parfois, certains confiaient la vente de leur récolte à des grossistes du Champ-de-Mars, transféré ensuite au Marché d'Intérêt National.

Mes parents et mes grands-parents avaient chacun leur tenue maraîchère, l'une près de l'autre, au Champ Lucet. Je me souviens de ces hauts murs de pierre auprès desquels des dizaines d'arbres fruitiers étaient établis en espalier tout autour du jardin. De grandes allées divisaient le jardin en plusieurs parties que nous appelions des carrés dans lesquels étaient semées des planches de carottes, de melons, de pissenlits ou encore des rangs de tomates, de salades, de poireaux...

Au milieu de cette propriété se trouvait une carrière, très poissonneuse, d'où l'eau était pompée pour arroser

les cultures avec des mouilleurs. Un aménagement paysagé de cette carrière avait été réalisé par l'ancien propriétaire : des murets de pierre, quelques plantations d'arbres, des escaliers et des petits sentiers permettaient de descendre au bord de l'eau. C'était vraiment un lieu superbe.

Sur l'exploitation, il y avait des écuries, une cave, des hangars en bois construits, en partie avec le matériau des anciennes halles du Champ-de-Mars. L'installation la plus curieuse était le pressoir avec son manège à cheval qui permettait d'entraîner un moulin à pommes. Ensuite, ces pommes pressées donnaient le cidre qui était la boisson principale de cette époque.

Le métier de maraîcher, c'était, en toutes saisons, de très durs travaux, aux journées très longues qui commençaient vers cinq heures du matin pour la vente au Champ-de-Mars. Très tôt le matin, nos parents partaient au marché avec le camion Renault, de type « Goelette ». Parfois, nous restions seuls le restant de la nuit et ils revenaient juste à l'heure où nous partions à l'école.

Enfants, avec mes frères et sœurs nous aidions quelques fois nos parents pour de petits travaux : cueillir les melons mûrs en fin de journée, compter les bottes de radis, et plus tard planter le poireau pendant les grandes vacances puis l'éplucher l'hiver.

Expropriés en 1967 mes parents sont partis se réinstaller sur la commune de Saint-Herblain, avec de nouveaux objectifs professionnels. » **Bertrand**



La tenue Arbert

► « Mes parents, Francis et Jeannette Arbert, se sont installés, lors de leur mariage, le 21 août 1946, comme jardiniers-maraîchers, sur une surface de moins de un hectare cinq morcelée en trois parcelles de chaque côté de la « route du milieu » ainsi qu'au Mesnil-Martrais, près de la tour hertzienne. Leur production de légumes primeurs sous châssis ou de plein champ était très diversifiée : carottes, radis, salades, tomates, céleris, melons, pommes de terre, poireaux, navets, choux, haricots verts, endives... Ils cultivaient également des fleurs : muguet, roses, arums, pivoines ainsi que des fruits : pommes, pêches et raisin de table « chasselas » dans la serre adossée contre un mur de parpaings.

Mes parents avaient deux spécialités : la carotte au collet violet et le muguet. La carotte au collet violet est une espèce très gardée et conservée par les « maraîchers nantais de la section ouest ». Ils ont reproduit, eux-mêmes leurs graines, gardées jalousement, pendant de nombreuses années. Cette graine ancienne existe encore. L'hiver, les carottes sont conservées en fosse, recouvertes de sable, de terre, de paille, de fougère et de rouche... Le muguet, c'est non seulement un savoir faire pour la production et la récolte mais aussi tout un art pour la confection de bouquets puisqu'il fallait mettre cinquante brins avec de la mousse et des feuilles.

On récoltait la mousse dans la forêt du Gâvre et il fallait passer chez le garde-forestier pour payer la taxe. Le muguet

était expédié à Paris-Rungis et à Lille, au départ de la gare de Nantes-État. Les brins les plus courts en nombre de clochettes étaient vendus par petits bouquets de cinq ou dix brins au Champ de Mars ou aux coins des rues et petites places de Nantes. Il y avait beaucoup de demandeurs pour cette vente.

Mes parents commercialisaient eux-mêmes leur production aux halles du Champ-de-Mars puis au M.I.N. Ils déposaient quelques produits, dont les carottes violettes et les invendus du grand marché, dans les petites épiceries du quartier Durantière-Contrie et auprès des exposants du marché de Talensac. Du Champ de Mars, je me souviens de la cloche, des baladeuses, des livraisons vers les voitures des épiciers garées sur les parkings et les rues aux alentours, des sœurs à la fin du marché et de l'odeur des petits beurres L.U..

Mes parents ont été expropriés pour la création de voies rapides de Nantes-Saint-Herblain et de Nantes-Sautron. A la Maison Blanche, l'expropriation s'est faite en deux temps. En 1961, ils ont reçu l'avis officiel mais ils ne sont partis qu'en 1972 après toutes les négociations et la démolition de leur maison. Ensuite, ils ont acheté une terre de ferme agricole à Sautron. Il a fallu environ dix années pour l'améliorer et en faire une terre maraîchère : enlever les cailloux, faire des drainages, prévoir l'arrosage... Là encore, ils ont eu droit à une nouvelle expropriation pour une voie rapide.

J'ai travaillé quatre années comme « aide-familiale » sur la tenue maraîchère de mes parents, de quatorze à dix-huit ans entre 1962 et 1966. J'en garde un très bon souvenir. J'allais en cours deux jours par semaine à la Fédération des maraîchers située au 6, rue Fouré à Nantes.

J'ai le souvenir de beaucoup de solidarité entre les familles rurales et ouvrières des quartiers Durantière-Contrie et de Saint-Herblain. Il y avait un partage de savoir pour le bricolage, la mécanique. On s'échangeait des légumes, des fruits, des fleurs, des bananes avec nos voisins dockers, des pailles d'or cassées de chez L.U. Pour les périodes de gros travaux comme les moissons, les vendanges ou la récolte du muguet, on s'entraidait. Tout cela se passait dans une ambiance très conviviale.► Chantal

Les jardins familiaux de la Contrie

► « Les Jardiniers de France sont une grosse association du nord de la France qui date de 1895. C'est par l'intermédiaire d'un collègue de Waterman que j'ai adhéré à cette association en 1973. A ce moment, il y avait des délégués dans chaque quartier. Leur rôle était de collecter les cotisations, d'apporter les cartes d'adhérents et de distribuer les graines aux jardiniers. Pour l'ouest, le secteur couvrait Chantenay et Saint-Herblain. Quand j'ai été devenu délégué de ce secteur, il y avait deux-cent-vingt adhérents ce qui faisait beaucoup de passages à la maison parce que soit je portais les graines

soit les gens passaient les prendre. Dans les années 70, il y avait beaucoup de jardiniers dans le quartier. C'étaient des gens originaires de Bretagne ou de Vendée. Ils m'achetaient des graines et ils allaient les semer dans leur région natale.

Les Jardiniers de France me poussaient à demander des jardins familiaux dans le quartier. C'est en allant voir l'exposition du Plan d'Occupation des Sols que j'ai repéré les espaces verts à la Contrie. J'ai rencontré monsieur Marcaillou qui était l'adjoint de Chantenay. Il a fait suivre notre demande et un jour, il m'a annoncé que la mairie allait nous aménager des jardins. C'est donc à notre demande que les premiers jardins familiaux de Nantes ont vu le jour à la Contrie en 1981.

Il y avait déjà des jardiniers sur le site mais ce n'était pas aménagé. Il a donc fallu commencer par tout nettoyer. Des cabanes avait été montées, à l'ancienne, avec des matériaux divers. Les parcelles n'étaient pas divisées et chacun s'arrangeait avec le voisin. Ce n'était pas vraiment organisé alors quand il a fallu le faire, ça n'a pas été facile. On a d'abord créé une association, l'Association des Jardins familiaux de Nantes dont le bureau était composé par des distributeurs de graines des Jardiniers de France. On a écrit les statuts, signé une convention avec la mairie et élaboré un règlement pour jardiniers.



Dès le départ, la gestion des jardins a été confiée à l'association. La Ville s'est chargée de nettoyer le terrain, d'installer une cabane pour les outils sur chaque parcelle. Les jardiniers paient un loyer annuel de 0,46 euro par m². C'est vraiment un cadeau ! Avec cet argent, l'association paie l'eau, l'électricité, le loyer à la Ville et l'assurance. A la Contrie, il y a soixante-quinze parcelles. C'est loué à l'année et une fois qu'un jardin est attribué, les personnes le gardent autant de temps qu'elles le veulent. C'est pour ça que ça ne tourne pas beaucoup. A la Contrie, il y a à peine dix pour cent des parcelles qui se libèrent par an. Il y a toujours eu de la demande et une grande liste d'attente. Moi, j'ai eu ma parcelle en 1982 à l'emplacement de l'ancienne maison maraîchère qui n'était plus entretenue et qui a été démolie.

Au départ, les jardins étaient attribués par l'association et c'est moi qui m'en chargeais. Je prenais ma décision en fonction de la motivation du demandeur et souvent c'était le plus persévérant qui avait le plus de chance d'avoir un jardin. C'était les gens du quartier qui, de préférence, avaient un jardin à la Contrie. La priorité était donnée aux personnes qui habitaient en HLM. Depuis quinze ans, c'est la Ville qui prend directement les inscriptions. Actuellement, il y a à peu près cinq-cents demandes par an sur l'ensemble des jardins familiaux. Maintenant, pour certains, le jardin, c'est plus pour sortir de chez soi que pour manger. Il y a quand même des familles, turques notamment, pour qui le jardin sert à manger. La moitié des jardiniers sont des retraités et actuellement il y a plus de femmes que d'hommes.

Récemment, un compost a été installé à la Contrie pour les jardiniers et les gens du quartier. Quand le compost sera fait, il est prévu qu'il soit distribué pour les jardins. Le problème c'est qu'ils l'ont mis sur le jeu de boule. C'est dommage parce qu'il tournait bien le jeu de boule et maintenant il est diminué de moitié. J'en ai organisé des concours de boules ! On faisait du palet aussi et on a même eu notre section de football des jardiniers. C'était « Les jardiniers de la Contrie FC ». On jouait au Petit-

Port ou à la Durantière. A un moment, on était quand même une vingtaine. On faisait des matchs contre d'autres clubs. Le problème c'est que, souvent, la troisième mi-temps durait jusqu'au lundi ! » **Gilbert**

► « Nous habitons Héric et en 1968, nous sommes venus vivre à Nantes avec nos cinq enfants dans un T5 en HLM, rue Joncours, que nous avons occupé pendant douze ans. A notre arrivée, nous avons cherché un petit jardin pour faire un potager car à la campagne, nous en avions un et on aimait jardiner. Un de mes oncles, qui habitait avenue du Petit Breton, connaissait un maraîcher au Champ Lucet. Sa tenue se trouvait à l'emplacement actuel des jardins familiaux et il la louait en jardin pour des gens du quartier. C'est donc de cette façon que nous avons eu un jardin. Quand la Ville de Nantes a créé les jardins familiaux, il y avait donc déjà beaucoup de jardiniers et nous, nous sommes restés au même emplacement. Je suis donc la plus ancienne jardinière de la Contrie !

Au départ, c'est mon mari qui jardinait. Comme il a été mis en pré-retraite assez jeune, ça l'a bien occupé. Il retrouvait ses amis là-bas. A ce moment, nous avions deux-cents m². Nous avons ensuite divisé la parcelle en deux et nous l'avons partagée avec des dames de Bellevue. Maintenant, c'est moi qui jardine et j'y vais au moins deux fois par semaine. Je fais pousser tous les légumes que l'on peut trouver dans un potager : des pommes de terre, des petits pois, des haricots et beaucoup d'épinards aussi. J'en donne à mes enfants, à mes petits-enfants. Je fais pousser beaucoup de fleurs. J'ai mis des rosiers et des fleurs à couper que je ramène chez moi. J'ai un plant de vigne et un framboisier qui donne beaucoup.

Mes voisins de jardin sont vraiment tous sympas. Nous sommes plusieurs nationalités. Dans notre coin, il y a un cerisier et un noyer qui sont des restes de l'ancienne tenue maraîchère. Le cerisier donne sur quatre jardins alors tous les ans, chacun ramasse les cerises qui donnent sur son côté. »

Odile



► « Nous sommes arrivés à Nantes en 1965 et nous habitons l'immeuble de la rue du Cormier depuis 1966. Nous sommes parmi les premiers locataires des jardins familiaux de la Contrie puisque nous avons eu un jardin le 21 avril 1981. C'était pratique pour nous puisque nous habitons en face. Avant nous avions un petit jardin à Saint-Herblain vers le rond-point des Châtaigniers. On le partageait avec des personnes du quartier qui travaillaient aux PTT. » **Jean**

► « Ça fait maintenant trente ans que nous avons ce jardin de deux-cents m². C'est monsieur Chénard qui est venu inaugurer les jardins. Pour l'occasion, je m'étais fait un costume bleu, blanc, rouge et je lui avais confectionné un bouquet de fleurs avec les mêmes couleurs. Avoir ce jardin en pleine ville, c'est vraiment extraordinaire. C'est une vraie chance de l'avoir parce que je ne pourrais pas vivre enfermée. J'y suis tout le temps, quelque soit la saison. Avec ce que l'on cultive, je n'ai pas besoin d'acheter de légumes. On fait pousser de tout, c'est un peu le fouillis mais je m'y retrouve. On a plein de poireaux, de carottes. On fait pousser des asperges, des artichauts et j'ai mis plein de plantes sauvages parce qu'avec le jardin, on se soigne. Nous avons beaucoup de fleurs également. C'est un vrai plaisir de manger les légumes de notre jardin. Quand je vais les chercher, une heure après on est à table pour les manger. Ça mérite de prendre un peu de peine parce que, des fois, c'est beaucoup de travail. Avec le jardinage, on apprend tout le temps quelque chose. » **Madeleine**

► « On est un petit groupe de jardiniers dans notre coin qui s'entendent bien. De temps en temps, on se réunit tous autour de pizzas. On passe un moment convivial. On a du plaisir à se voir. On discute, on se donne des conseils de jardinage, on s'échange des graines, des plants et des fleurs aussi. C'est le jardin qui fait le lien. C'est familial, il y a les enfants ou les petits-enfants des jardiniers qui viennent jouer dans les jardins. Ça met de l'ambiance. » **Jean**

► « Il y avait une serre, avant, qui faisait partie de l'ancienne tenue maraîchère. C'était monsieur Laudet qui s'en occupait. Tous les ans, il partait à bicyclette dans les déserts. Il faisait des films, des livres et il ramenait des plantes de ces voyages. Il n'avait pas de jardin mais il avait demandé à récupérer la serre pour faire pousser ces plantes. C'était très joli. J'allais lui donner un coup de main des fois parce que ça m'intéressait. Il avait un pavillon aux Floralies, il faisait des conférences. Et puis, un jour, il a arrêté parce qu'il en a eu assez de retrouver des plantes abîmées. La serre a été récupérée un temps par des jardiniers pour faire des plants mais ça n'a pas duré. La serre a été abandonnée et elle a été détruite parce que ça devenait dangereux avec les vitres cassées. » **Madeleine**

6 / La cité HBM de la Chevasnerie

La politique du logement de l'Entre-Deux-Guerres est conduite dans le souci d'offrir un logement à la classe ouvrière et de régler le problème de l'insalubrité. En décembre 1912, la loi Bonnevey promulgue la création des Offices publics d'Habitat à Bon Marché. Cette loi règle les modalités d'intervention des communes et de l'État pour l'aménagement, la construction et la gestion des Habitations à Bon Marché. Le 21 février 1913, Paul Bellamy, maire de Nantes, crée l'OPHBM nantais, le deuxième après celui de la Rochelle, et inaugure ainsi une période d'initiative municipale en matière de logement.

En 1928, la loi Loucheur va permettre, sous la houlette de l'Office, l'édification de la cité-jardin de la Chevasnerie. En offrant des prêts à des taux attractifs pour la construction d'immeubles sociaux, cette loi encadrant un programme quinquennal de construction de deux-cent-soixante-mille logements dont plus d'un cinquième à loyer modéré.

En 1931, la Ville de Nantes lance quatre projets de cités jardins. Concept développé en Angleterre à la fin du 19^e siècle, la cité jardin propose une organisation urbaine favorisant les relations sociales ainsi qu'une amélioration des conditions de vie à partir d'un environnement favorable. Le modèle est importé en France pendant l'Entre-Deux-Guerres. La conception de ces cités prévoit le regroupement de logements, avec des entrées indépendantes, sous la forme de grosses maisons, l'habitation individuelle étant la règle initiale du mouvement HBM. Quelques immeubles collectifs sont cependant intégrés. Les habitants des appartements disposent de jardins privés regroupés derrière les bâtiments. Des caveaux individuels et un lavoir collectif complètent l'équipement de la cité. Cette conception prévaut à l'édification des quarante-sept logements (vingt-et-un logements répartis en trois maisons collectives et vingt-six maisons individuelles) de la cité de la Chevasnerie réalisée entre 1932 et 1935 à partir des plans de l'architecte Henry Fleury. Deux magasins et un lavoir complètent cet ensemble ceinturant un espace vert collectif et des jardins privés.



► « Mes parents sont venus s'installer en 1937, rue du Corps de Garde chez les Guimard, les charcutiers du quartier. On a habité dix ans au-dessus de chez eux. Leur maison donnait sur la place du Repos-de-Chasse. On avait un escalier extérieur avec une entrée indépendante. Nos familles se connaissaient déjà car les Guimard et la famille de ma mère étaient originaires d'Auray.

Ma mère travaillait dans les bureaux de la « Raffinerie de Chantenay » et mon père était ouvrier chez Blanzky Ouest au charbonnage. Quand ma mère a quitté la raffinerie à la naissance de mon frère, elle a fait du ménage chez les particuliers et de la couture à la maison pour mon oncle qui était tailleur pour homme rue Appert. Elle rabattait les vestons. En 1943, elle est retournée à la raffinerie et en 1947, elle a repris l'épicerie « Les bons produits » qui était place du Repos de Chasse, à l'endroit où se trouve le plombier actuel.

Cette épicerie faisait partie de la cité HBM de la Chevasnerie. Il y avait deux commerces, une boucherie tenue par les Richard et notre épicerie. Notre logement était au-dessus du commerce. Au rez-de-chaussée, il y avait une grande cuisine

et notre magasin. A l'étage, nous avions trois chambres et un cabinet de toilette.

Nous avons tenu le commerce jusqu'en 1978, sous quatre enseignes. En 1947, c'était « Les Bons Produits » et quand on est parti, c'était « Radar ». Entre les deux, il y a eu « Les Docks de l'Ouest » et « Familistère ». On était gérant mais comme on n'avait pas beaucoup de marge, c'était l'enseigne qui payait le loyer. Quand on est arrivé, on vendait tout au poids. Il fallait peser 100 g de beurre ou une demi-livre de sel fin. On avait une balance avec les différents poids. Au début, on avait même une barrique de cidre dans le magasin.

Avec l'enseigne des « Dock de l'Ouest », on avait la liberté de s'approvisionner où l'on voulait mais ça n'a pas duré. Mon père allait se fournir au Champ de Mars mais on achetait aussi aux producteurs du quartier comme les Turpin. On allait chercher le lait chez Lucas à Saint-Herblain ou bien chez Fradin, sur le boulevard du Massacre. Le problème, c'est que certains gérants prenaient un petit peu trop de marge si bien qu'un jour, on n'a plus eu le droit de se fournir nous-mêmes et ce sont « Les Docks de l'Ouest » qui nous livraient tout.

Avec le commerce, je connaissais bien les habitants de la Chevasnerie, les clientes surtout puisqu'elles venaient toutes faire leurs courses chez nous. Les mêmes familles sont restées longtemps locataires. C'étaient des familles ouvrières. Après la guerre, il y avait beaucoup d'enfants. Il y avait des familles qui en avaient cinq ou six. Ça faisait du monde dans les jardins ! On en a débité du lait fermier pour tous les poupons du quartier ! Le dimanche matin, on allait chercher du lait frais pour eux. J'y allais en vélo avec un bidon de chaque côté. J'en ai fait des tours !

À l'intérieur de la cité, on allait laver notre linge dans le lavoir qui était commun à tous les locataires. Le bâtiment existe encore. De chaque côté, il y avait cinq grandes gargotes rondes en fonte et des bassins en ciment. On mettait le linge à bouillir dans les gargotes et les bacs servaient à le tremper et à le rincer. Il fallait apporter son bois pour faire bouillir l'eau. Chacun avait son jour et son endroit. Il y avait des petits jardins aussi qui étaient clôturés et dans lesquels

il y avait des fils pour étendre le linge. Les locataires avaient une petite parcelle pour faire pousser des légumes. Maintenant, ce n'est que de la pelouse, plus personne ne fait de jardin. » **Renée**

► « Place du Repos-de-Chasse, il y avait la pharmacie de madame Legal qui a rendu beaucoup de services aux gens du quartier. Comme son mari était médecin, elle nous conseillait bien. Elle nous préparait des lotions et elle savait nous rassurer. C'était vraiment une personne très bonne. » **Solange**

► « Madame Legal avait fait des études de pharmacie et son mari était médecin sur la place du Repos-de-Chasse. La pharmacie était spécialisée en herboristerie et en homéopathie ce qui n'était pas fréquent à cette période. Tous les ans, une exposition de champignons naturels était présentée à l'automne dans la pharmacie. » **Chantal**



7 / La paroisse Sainte-Jeanne d'Arc

La paroisse Sainte-Jeanne d'Arc, qui a fêté en 2009 ses soixante ans, est l'œuvre du père Ollivaud, son premier curé.

Dans le sillage de la loi Loucheur, l'urbanisation des quartiers de la Durantière et de la Contrie s'intensifie pendant l'Entre-Deux-Guerres avec la création de nombreux lotissements. Afin d'accueillir les nouveaux paroissiens, le clergé de la paroisse Saint-Martin édifie, en 1932, une première chapelle en bois, impasse de Lausanne. Les jeunes filles du quartier peuvent alors s'y rendre pour le catéchisme et le patronage.

En 1937, l'abbé Ollivaud, alors vicaire de Saint-Clair, est désigné par l'autorité diocésaine pour prendre en charge les besoins religieux du quartier et créer une nouvelle paroisse. En 1938, un terrain appartenant au maraîcher Henri Turpin est acquis chemin du Bouillon afin d'édifier une nouvelle église. Le père Ollivaud s'attache à faire travailler les entrepreneurs du quartier et la première messe est célébrée le 8 mai 1938. Monseigneur Villepelet, nommé évêque du diocèse de Nantes en 1936, bénit ce nouvel édifice religieux le 18 décembre 1938. La paroisse placée sous le patronage de Sainte-Jeanne d'Arc, est érigée canoniquement le 5 avril 1939. Le choix de Sainte-Jeanne d'Arc comme patronne de la nouvelle paroisse est à resituer dans le contexte de l'Entre-Deux-Guerres, période au cours de laquelle son culte se développe, Jeanne d'Arc devenant alors la Sainte de la patrie.

Le périmètre de la nouvelle paroisse s'étend sur les communes de Nantes et de Saint-Herblain. Pour la partie nantaise, son périmètre part du pont Jules-César et rejoint la route de Saint-Herblain en passant par les avenues Marzelle de Grillaud, Jean Danais, Paul Bert et la rue de la Convention.

À partir de 1945, l'histoire de la paroisse est rythmée par la consolidation ou la création de nombreuses activités. Le catéchisme, le patronage, les écoles de filles et de garçons, le cinéma « Le Pax », les kermesses, les Fêtes-Dieu et la Caisse rurale sont pendant les « Trente Glorieuses » des piliers importants de la sociabilité du quartier.





► « On a beaucoup participé à la vie de la paroisse. Mon mari faisait partie de la chorale et moi, je m'occupais des fleurs avec une autre dame. On préparait les mariages, les enterrements. Deux fois par an, la paroisse organisait une kermesse. Des chars étaient fabriqués pour l'occasion. Ça faisait marcher tout le quartier. Il y avait les Fêtes-Dieu aussi. On mettait des bouquets sur la route et on étalait des pétales pour faire des motifs. On faisait toute la descente de la rue de la Perrine et on allait jusqu'à la Crémetterie. » **Andrée**

► « Après la guerre, il y avait les processions de la Fête-Dieu avec les reposoirs dans le quartier de la Durantière. C'était un événement. Bien que le quartier soit rouge, les rues étaient décorées. Le curé n'était pas à ça près. Le brave homme disait : « le travail est une forme de prière ! ». Il était dans le vent ! » **Jeannine**

► « Mon père participait à l'organisation de la kermesse de Sainte-Jeanne d'Arc. Comme il avait une dépanneuse, il aidait pour le transport du matériel. Les maraîchers apportaient des cageots de légumes qui servaient de lots pour la loterie. C'était vraiment très gai et très familial. » **Evelyne**

► « Le catéchisme était commun pour les enfants des écoles publiques et des écoles privées. Les cours de « caté » avaient lieu à 8 h, avant l'école. Et comme il ne fallait pas que les élèves de la Contrie arrivent en retard, l'abbé Bonnet les ramenait dans le camion « Mammouth » ! » **Chantal**

► « Il y avait beaucoup de gens de la Crémetterie, de la rue du Corps de Garde qui fréquentaient les activités de la paroisse. Les enfants des Dervallières fréquentaient aussi l'école. Dans les années 60, il y avait tellement de jeunes que l'on était obligé de faire deux communions solennelles le dimanche. » **Georges**

► « Tous les ans, avec la paroisse, on fêtait Noël avec les familles de la rue. Chacune accueillait à tour de rôle ses voisins. On faisait le Carnaval également et la fête des cerises au mois de mai ou juin. La paroisse était au cœur de la vie du quartier. Beaucoup d'activités étaient organisées dans ce cadre et tous les habitants étaient acceptés. Même les communistes ! C'était très ouvert et la population était très mélangée. » **Marie-Béatrice**

Le patronage

► « Avant la guerre, j'allais au patronage le jeudi dans une baraque en bois au fond de l'impasse Lausanne. C'était des demoiselles de Saint-Clair qui s'en occupaient. A ce moment-là, c'était la seule activité pour les enfants du quartier. On faisait des jeux de plein air, du crochet, du tricot et un peu de couture aussi. Des fois, on allait dans le parc des de la Brosse aux Dervallières. Après, cette baraque en bois a servi de chapelle pour la paroisse Sainte-Jeanne d'Arc en attendant que l'église soit construite. Cette chapelle a ensuite été vendue et la salle Saint-Michel a été construite à côté de la nouvelle église pour accueillir le patronage. Mon père a travaillé bénévolement avec d'autres hommes du quartier pour construire cette salle en bois. » **Lucie**





► « A partir de dix ans, beaucoup de mômes se retrouvaient au patronage de Sainte-Jeanne d'Arc le jeudi après-midi. Après avoir fait les devoirs, on allait au « patro ». Tout le monde y allait. Le curé se fichait que les parents soient rouges ou roses ! Les religieuses nous occupaient. Elles organisaient des jeux, un petit goûter. On était fier parce que l'on avait un ruban aux épaules. » **Jeannine**

► « Le jeudi, c'était la paroisse qui s'occupait des enfants. Le matin, nous allions au catéchisme et l'après-midi, c'était l'abbé Bonnet, animateur infatigable du patronage, qui organisait les activités. » **Marie-Béatrice**

► « Pendant les vacances d'été, nous allions à la colonie journalière de Sainte-Jeanne d'Arc qui était la seule pour tout le quartier. On a eu affaire à des curés assez exceptionnels. Personnellement, je puise toute mon histoire politique et associative dans cette structure. Comme c'était un quartier ouvrier, les curés ont dû être choisis parce qu'ils avaient la fibre sociale. Il y avait l'abbé Bonnet qui organisait des activités de plein air à la Bégraisière à Saint-Herblain. Les curés devaient avoir des amitiés particulières avec les propriétaires car c'était un château avec un grand parc. Je venais à pied depuis la Croix-Bonneau et avant de partir, on se retrouvait tous en rang devant la salle Saint-Michel. Comme c'était peu de temps après la guerre, c'était encore militarisé. On montait le drapeau bleu, blanc, rouge le matin, on avait notre foulard et on chantait la chanson du patro. » **Jean-Yves**

► « Au patronage, nous étions regroupés devant la salle Saint-Michel qui se situait entre les deux écoles. Nous étions alignés selon nos âges avec les filles d'un côté et les garçons de l'autre. Nous avions un foulard en triangle de couleurs différentes selon les groupes et resserré par un morceau de tuyau d'arrosage. Les paroles de la chanson du « patro » étaient : « Vers les cieux vont monter les couleurs / Pour la joie de nos yeux / Et la joie de nos cœurs / Que la France acclame ses grandeurs / Sous ses plis d'un honneur / Chantons tous en chœur / (refrain) Pour nous, c'est la fête / Quand sur nos têtes / Flotte bien haut / Notre drapeau / Quand viendra l'ombre / Et la nuit sombre / Ses plis sacrés / Seront pliés. » **Chantal**

► « En face de l'école Marcel Callo, il y avait le terrain de jeux pour le basket, le foot et même de la natation dans la mare ! C'était le « patro ». C'était un quartier populaire, il y avait beaucoup de personnes qui venaient du monde rural et qui avaient connu la JAC. Ici, en ville, c'était la JOC. Le patronage s'est arrêté au début des années 90 après plus cinquante ans d'activité. Le terrain a été vendu et des immeubles ont été construits en 2007. » **René C**

Les Vikings

► « L'histoire des Vikings a débuté au printemps 1965 lorsque l'abbé Henri Béliard a lancé, avec le concours de parents et d'animateurs, des activités sportives et éducatives pour les jeunes du quartier. Le siège de l'association était rue Paul Gauguin et le but était d'offrir des vacances et des loisirs au prix le plus bas possible aux jeunes des quartiers de la Contrie, de la Crémeterie et des Castors. Deux activités phares ont été développées : le canoë et le dériveur à la base de la Jonelière et la randonnée cycliste. Par la suite, l'abbé Béliard a mis à la disposition des « Vikings » trois terrains, situés à Mesquer, pour y implanter un camp de vacances. Deux de ces terrains servaient de base pour la voile et de relais pour les camps de vélos. Le troisième était réservé aux parents qui n'avaient pas les moyens de partir en vacances. L'association des Vikings a été une expérience humaine forte et une époque pionnière. Depuis, l'association est devenue herblinoise. » **Chantal**

► « C'est l'abbé Béliard qui a mis en place les camps d'adolescents. Il venait d'un milieu aisé et sa famille avait des terrains à Mesquer. Il a donc aménagé un terrain en bord de mer pour accueillir un camp d'adolescents. Tous les étés, quand je ne parlais pas avec mes parents, j'allais passer mes vacances là-bas pour faire du bateau et du vélo. Plus tard, l'abbé Béliard m'a incité à devenir animateur. J'avais 17 ans et comme c'était l'époque où je me cherchais un peu en ce qui concernait mon futur métier, l'enseignement est devenu une

évidence. Je suis donc devenu instituteur dans la foulée de mon expérience des camps de Mesquer.

Tous les enfants pouvaient venir. Il n'y avait pas de distinction entre ceux qui fréquentaient l'église et ceux qui ne la fréquentaient pas. Le but de l'abbé Béliard, c'était que les enfants dont les parents ne partaient pas l'été, puissent aller en vacances. Il mettait même un terrain à la disposition des familles qui n'avaient pas trop les moyens de partir. Et si les gens n'avaient pas de toile de tente, il se débrouillait pour leur en trouver une. Comme mes parents n'avaient pas de voiture, c'est lui qui nous emmenait et nous ramenait dans son « tube » quand nous partions en vacances dans la petite maison que mes parents louaient autour de Mesquer. Il faisait ça pour toutes les familles qui en avaient besoin. Sans lui, il y a plein de gens dans le quartier qui n'auraient jamais pris de vacances.

L'association des Vikings a été créée par la suite car l'abbé Béliard voulait dissocier les activités liées à l'église et les activités pour les familles et les enfants. Quand j'étais animateur, je me suis surtout occupé des camps vélo. Tous les ans, on partait avec une centaine de gamins. J'ai beaucoup sillonné la Bretagne à vélo ! Je me souviens d'avoir fait un camp comme directeur en Angleterre avec une centaine de gamins. Ce n'était que des garçons ! On était un peu inconscient quand même ! Mais bon, dans l'ensemble, ça se passait bien.





L'expérience des camps de l'abbé Béliard m'a permis de prendre le sens des responsabilités, le sens des autres. Ça m'a permis de découvrir sous un autre angle l'éducation des enfants et ça m'a servi dans mon métier d'instituteur. J'ai enseigné sept ans à la Crémetterie et en 1977, j'ai été élu au conseil municipal de Saint-Herblain. Jusqu'en 2008, j'ai été adjoint à la jeunesse, à l'enseignement, à l'urbanisme... A peu près au même moment que mon élection, les Francas m'ont proposé de devenir un

de leurs délégués. J'ai donc été délégué de Loire-Atlantique pendant une dizaine d'années et ensuite, on m'a confié le secteur international de cette fédération. J'ai pris ma retraite de toutes ces activités il y a deux ans et maintenant je suis président de l'Espace animation de Saint-Herblain qui regroupe tous les centres socioculturels et les espaces enfance et jeunesse. » **Jean-Yves**

Des écoles de Sainte-Jeanne d'Arc à l'école Marcel Callo

En septembre 1943, les bombardements obligent l'évacuation des enfants hors de Nantes. La paroisse Sainte-Jeanne d'Arc prend alors en charge l'accueil de deux-cents enfants du quartier qui sont répartis entre la colonie de filles à Vieillevigne et la colonie de garçons à La Limouzinière. C'est au cours de cet exil que les écoles Sainte-Jeanne d'Arc ont vu le jour.

Après la Libération, des parents se mobilisent autour de l'abbé Ollivaud afin d'organiser la scolarisation des enfants au sein de la paroisse. En avril 1945, deux classes de garçons sont ouvertes rue du Bouillon dans un bâtiment en préfabriqué tandis que l'école des filles occupe les locaux de l'actuelle école Marcel Callo au milieu des années 50 après une installation provisoire dans le manoir de l'amiral de Penfentenyo. Les deux écoles connaissent un essor important puisqu'en 1959, cinq-cent-cinquante élèves fréquentent les huit classes de l'école de garçons dirigée par un laïc, monsieur Benoît, et les neuf classes de l'école de filles dirigée par Sœur Jean ou Sœur Marie-Paule de la congrégation de Saint-Paul de Chartres.

► « J'ai été à l'école Sainte-Jeanne d'Arc dans le manoir de l'amiral de Penfentenyo. C'était vieux et pas très confortable. Les cours se passaient sous les toits. Le matin, j'allais allumer le calorifère, la chaudière pour le chauffage central. Cette école a accueilli des enfants jusque dans le milieu des années 50. » **Georgette**

► « J'ai fait toute ma scolarité à l'école de Sainte-Jeanne d'Arc. Dans les années 50, l'école maternelle était installée dans l'ancienne cure qui se trouvait dans le manoir de l'amiral de Penfentenyo. Je me souviens du grand perron, des grands arbres, des « pince-nez » d'érable et des buissons derrière lesquels on se cachait. Le jeune homme qui travaillait comme

commis chez mes parents, maraîchers, nous emmenait, mon frère aîné et moi, avec sa mobylette, derrière laquelle il y avait une petite carriole. Puis, très vite, nous sommes allés à l'école à pied depuis la « Maison Blanche » avec nos voisines et voisins, plus âgés que nous. Certains élèves avaient la possibilité de prendre un car, qui faisait le circuit de ramassage pour les villages de la campagne herblinoise environnante puisque le périmètre scolaire de Sainte-Jeanne d'Arc était à cheval sur Nantes et Saint-Herblain. Ensuite, du CP jusqu'au certificat d'études à quatorze ans, je suis allée rue du Bouillon dans la nouvelle école des filles, construite en 1954, devenue depuis l'école Marcel Callo.

A la cantine, chaque jour de chaque semaine, nous mangions les mêmes choses. Le vendredi, c'était jour sans viande, ce qui voulait dire pour nous, jour des « quenelles de poisson ». C'était le jour où on prévoyait, discrètement, un bout de journal ou un mouchoir en papier pour virer « illico » dans les W.C, ces fameuses quenelles que toutes, avions en horreur. Après la cantine, nous aidions les sœurs pour, par exemple, tirer les draps et les plier. Pendant la récréation, on confectionnait des scoubidous avec les petits bouts de fil électrique que l'on récupérait dans la cité de la Contrie en construction et dont on ôtait le fil de cuivre interne.

Les abbés de Sainte-Jeanne d'Arc ne voulaient pas de cloisonnement entre les élèves du public et du privé. On fonctionnait ensemble. C'était un des premiers quartiers à vouloir ce décroisement. Entre élèves, on se bagarrait sur le trajet de l'école, dans la cité de la Contrie en construction... Mais, cela n'allait pas loin. Par contre, on était tous mélangés au patronage ou au catéchisme. C'était la volonté des curés de la paroisse de mélanger tout le monde. Ils étaient d'avant-garde pour l'époque. » **Chantal**

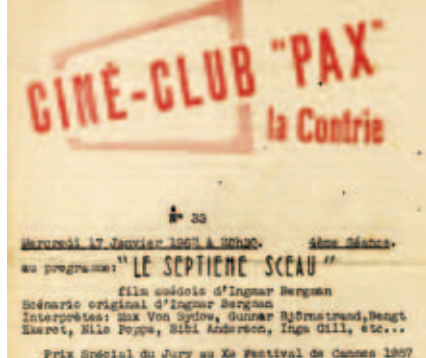
► « A l'origine, l'école des garçons était implantée dans l'actuelle rue de la Symphonie, en face de la cure. Il y avait huit classes et une grande cour. Dans les années 70, il y avait près de trois cents élèves. C'est le deuxième directeur

de l'école, Joseph Leray, qui a donné le nom de Marcel Callo à l'école des garçons en 1962. L'école des filles s'appelait l'école Sainte-Jeanne d'Arc et au moment de la mixité, les deux écoles réunies ont pris le nom de Marcel Callo.

J'ai beaucoup participé à la vie de l'école des garçons car mes enfants y étaient scolarisés. De 1969 à 1995, j'ai fait partie du conseil d'administration de l'AEP, l'Association d'Education Populaire qui est devenue en 1987, l'OGEC, l'Organisme de Gestion de l'Enseignement catholique. Au sein de l'AEP, je m'occupais de tout ce qui était matériel. On s'occupait des kermesses aussi. En 1969, quand mon fils a été scolarisé, on était que sept parents dans l'équipe de l'association ce qui n'était pas beaucoup pour une école de 300 élèves. En 2004, on est revenu me chercher pour donner un coup de main à l'OGEC parce qu'il n'y avait plus de parents qui s'investissaient. Le diocèse a donc nommé un tuteur qui a repris contact avec les anciens. Aujourd'hui, il y a à nouveau des parents qui s'impliquent. Et puis, on a la chance d'avoir un directeur qui est un ancien éducateur ce qui est un plus pour le quartier.

Actuellement, l'association s'occupe de tout ce qui est lié à la vie de l'école et c'est le diocèse qui est compétent pour l'enseignement. On est la première école privée sur Nantes à avoir signé, en 1968, un contrat d'association avec l'Etat grâce à l'action de l'ancien directeur, Jean Bouliou. Ce contrat s'est ensuite traduit par une aide financière de la mairie. Aujourd'hui, l'école compte à peu près 120 élèves qui viennent de la Contrie, de la Durantière et des Dervallières. C'est mixte et il y a de la diversité culturelle. » **René C**

« Quand mes parents sont arrivés à la Contrie en 1954, j'avais trois ans. Je suis entrée en maternelle à Sainte-Jeanne d'Arc avec sœur Christiane qui était vietnamienne. C'était les sœurs de Saint-Paul de Chartres qui enseignaient. Il y avait beaucoup de familles avec des enfants de nos âges. Quand on allait à l'école, on partait à deux et on arrivait à sept. » **Maryvonne N**



Le Pax

Le 28 septembre 1938, l'abbé Ollivaud dépose un permis de construire en vue d'édifier « une salle de spectacle et un cinéma », chemin du Bouillon. En avril 1946, le bulletin paroissial annonce la programmation du « Cinéma Saint-Joseph ». Accolé à l'église, ce cinéma de quartier est ensuite dénommé « Le Pax » et fonctionne jusqu'en 1969.

► « Quand on était jeune, on allait soit au « Modern » qui est devenu « Le Concorde » soit au « Pax ». Quand on y allait avec les religieuses, c'était à la Saint-Joseph parce qu'à l'époque notre curé s'appelait Joseph. Le jour de sa fête, on avait toujours un film avec les Petits Chanteurs à la Croix de Bois. Par contre, quand on y allait individuellement, je me souviens qu'au moment des scènes « tendres », la bobine s'emballait. Il y avait un homme et une femme, dans une pièce, sur le point de s'embrasser et à ce moment-là, le machiniste tournait, vite fait, la bobine et on les retrouvait dans la nature. On ne comprenait plus rien ! » **Georgette**

► « On allait quelques fois au cinéma « Le Pax ». Il y avait aussi madame Paud qui nous proposait de temps en temps de venir voir un film à la télévision chez elle. C'était encore exceptionnel d'avoir un poste dans les années 50. Alors le samedi soir, avec ma mère, quand il y avait un bon film, on allait chez madame Paud. » **Renée**

► « Mes parents ont fait construire une maison au 91, rue de la Contrie en 1954. A ce moment-là, il y avait très peu de maisons dans cette partie de la rue et la nôtre servait de maison témoin. Très vite, mes parents ont participé aux activités de la paroisse. Mon père s'entendait très bien avec l'abbé Bonnet. Une fois, ils étaient partis ensemble chercher

des petites voitures à pédales à Paris afin de faire tout un circuit de prévention routière pour les jeunes de la paroisse.

L'abbé Bonnet faisait beaucoup de choses pour les jeunes et avec mon père, ils se sont occupés du « Ciné Mich ». Tous les dimanches, ils projetaient un film pour les enfants dans la salle Saint-Michel. Je me souviens avoir vu « Les disparus de Saint-Agil », « Monsieur Vincent », « Jo, Zette et Jocko »... Ensuite, mon père a pris la responsabilité du « Pax » en tant que bénévole. Il a passé un CAP de projectionniste pour pouvoir être opérateur. Enfant, mon frère l'accompagnait dans la cabine de projection. Il était fasciné par les grosses bobines. Il se souvient de la préparation de la lumière avant la projection, il fallait faire très attention. Ses souvenirs me font penser au film « Cinema Paradiso ».

Parallèlement au Pax, mon père avait monté un ciné-club. C'était des projections thématiques qui étaient suivies d'un débat. Il y avait une séance par semaine, le lundi ou le mardi. Il y avait toute une équipe qui aimait se retrouver et qui avait une passion pour le cinéma. De temps en temps, on faisait des fêtes ensemble. Il y en a un qui invitait toute l'équipe dans sa maison en Vendée. Toutes les familles étaient liées, il y avait vraiment une très bonne ambiance. On s'est tous connus avec les activités de la paroisse. » **Monique**

► « Je suis arrivé à Nantes en 1964 rue Marzelle de Grillaud. C'est mon beau-père qui m'a embrigadé en 1965 comme bénévole au « Pax », le cinéma du quartier. La salle appartenait à la paroisse mais c'est une association qui la gère. Il y avait un film différent chaque semaine. Le jeudi, on faisait le visionnage et les vendredis, samedis et dimanches, on programmait deux séances, une l'après-midi et une le soir. C'était une belle salle de quatre cents places qui était classée en « troisième catégorie » puisqu'il y avait trois catégories de cinéma. Les grandes salles de la « première catégorie » pouvaient projeter les nouveaux films quelques mois après leur sortie en région parisienne. Nous, en « troisième catégorie », on devait attendre que le film ait un an. Les bobines passaient donc d'un cinéma à l'autre. On recevait des caisses dans lesquelles il y avait toutes sortes de films et on triait à l'arrivée. On ne savait pas un mois à l'avance ce que nous allions recevoir. Il n'y avait pas de censure mais on mettait quand même un veto sur certains films. C'était l'époque où quand un couple s'embrassait, il fallait détourner le regard !

Dans les années 60, il n'existait pas de lampe suffisamment puissante pour projeter dans une salle aussi longue et sur un écran aussi grand. C'était donc un arc électrique produit par deux gros charbons qui brûlaient et qui chauffaient énormément. Si on avait le malheur de lancer le film en même temps que l'éclairage, le film prenait feu. Il fallait donc d'abord faire chauffer la lampe et régler l'arc électrique puis couvrir avec un cache, que l'on appelait la louche. On démarrait le film en même temps que l'ouverture du cache sinon ça cramait. Quand une grosse tache jaune apparaissait sur l'écran, c'était le film qui cramait. C'est arrivé plus d'une fois. On a été obligé de passer un brevet pour connaître toutes les consignes d'incendie parce que ça pouvait être dangereux.

Les recettes servaient à payer les droits pour la diffusion des films, à l'entretien de la salle, au changement des fauteuils, au remplacement des appareils et au chauffage qui était mitoyen avec l'église... Il fallait passer derrière l'écran

et par une toute petite porte, on faisait basculer les trappes de chauffage pour pouvoir chauffer soit l'église soit le cinéma. Avec l'argent qui restait, on faisait une sortie tous les ans pour remercier tout le monde parce que ce n'était que des bénévoles qui travaillaient au Pax. Il y avait quatre caissiers, quatre contrôleurs, huit ouvreuses, quatre opérateurs. On travaillait à tour de rôle.

Plusieurs facteurs ont contribué à la fermeture du Pax. Il marchait bien encore mais il y avait des travaux de mises aux normes à faire et on ne trouvait pas de remplaçants aux bénévoles qui partaient progressivement. Et puis, de plus en plus de gens avaient la télé. La salle a servi encore de temps en temps pour des ciné-clubs. » **Pierre**

La caisse rurale de Sainte-Jeanne d'Arc

► « La caisse rurale de Sainte-Jeanne d'Arc a été créée en 1950 avant de devenir le Crédit mutuel dans les années 60. Le Crédit mutuel, ce sont les anciennes caisses rurales des paroisses. A l'origine, c'était un mouvement allemand. En France, les premières caisses ont vu le jour en Alsace puis à Lyon et en Bretagne. La première en Loire-Inférieure a été ouverte à la fin du 19^e siècle. C'était de l'entraide rurale. Par exemple, la caisse de mon village d'origine a été créée à la sortie d'une messe. Il y avait un petit paysan qui voulait acheter une vache mais qui n'en avait pas les moyens. Les agriculteurs se sont cotisés pour lui prêter de l'argent. Un cahier de compte était tenu et les personnes remboursaient au fur et à mesure. Après c'est arrivé en ville et c'est devenu la caisse rurale et ouvrière. Les prêtres enregistraient les mouvements et tenaient les permanences.

La caisse rurale de Sainte-Jeanne d'Arc a vu le jour en 1950. Les permanences étaient tenues par une bénévole dans la maison du curé. C'est le conseil qui décidait l'attribution d'une aide à telle ou telle personne. Il fallait avoir des cautions morales. Quand on est arrivé ici, on a acheté la maison et il fallait que je trouve trois cautions. L'argent était prêté sans intérêts mais il fallait rembourser ! » **René C**

La paroisse aujourd'hui

► «Jesuis arrivé à Sainte-Jeanne d'Arc en 2002 au moment où le diocèse regroupait et réorganisait les paroisses. C'était un moment crucial puisque l'on est passé de cent-trente à quatre-vingts paroisses. Ici, ce sont Sainte-Jeanne d'Arc, Saint-Laurent des Dervallières et l'église Saint-Thomas du Tillay qui ont été rassemblées en 2003 au sein de la paroisse Bienheureux Marcel Callo. Quand celle-ci a été créée, il a fallu que l'on choisisse un nom en lien avec le quartier. On a d'abord pensé aux Chataigniers et puis finalement, on a choisi Marcel Callo parce qu'il y avait l'école qui portait ce nom et puis on trouvait bien de donner le nom d'un jeune. Marcel Callo était un Rennais, mort en déportation, et béatifié par Jean Paul II en 1987.

Auparavant, il y avait un curé pour chaque paroisse et en 2003, je suis devenu curé de l'ensemble. Le mariage entre les trois paroisses a été très intéressant malgré les difficultés du début car pour certains habitants, les Dervallières, ce n'était pas un quartier à fréquenter. Il a fallu un certain temps pour que les gens de la Contrie fassent le passage. De toute façon, depuis un certain nombre d'années, toutes les cérémonies importantes se font à Saint-Laurent car il y a huit cents places. La réorganisation paroissiale a donc permis une mixité qui est une grande richesse pour tout le monde.

L'église est maintenant plus modeste, il y a moins de pratiquants même si beaucoup de personnes sont chrétiennes. On a gagné en humilité et on est plus en phase avec le monde social. Par exemple, je travaille régulièrement avec la Maison de quartier des Dervallières et les associations de ce quartier. On réunit les gens pour

le culte mais pas seulement. Il y a beaucoup de gens qui ne viennent pas à l'église mais que l'on accueille régulièrement et qui sont les personnes parmi les plus pauvres. L'église permet de mélanger les milieux sociaux. Les gens peuvent se rencontrer, s'apprécier, s'estimer parce qu'ils ont l'église en commun.

Maintenant la responsabilité des paroisses est assurée par le curé et une équipe d'animation paroissiale composée de laïcs. Le curé constitue l'équipe et le diocèse l'institue officiellement. L'équipe de Marcel Callo dont je suis le responsable, est composée de deux animatrices salariées et de bénévoles. On est responsable ensemble mais chacun a un pôle spécialisé. Sur chacune des anciennes paroisses, on a gardé une petite équipe d'animation locale afin d'être au plus près du terrain.

C'est beaucoup de travail de mettre en place un nouveau fonctionnement mais c'est passionnant. L'époque où le prêtre faisait tout et les autres étaient à son service est terminée. Les laïcs peuvent vraiment s'impliquer et prendre des responsabilités. Maintenant, par exemple, 80 % des sépultures sont faites par des laïcs.

On a aussi donné des responsabilités importantes au sein de l'équipe d'animation à des personnes issues de l'immigration africaine ou asiatique. On ne voulait pas seulement les accueillir mais aussi leur donner une place dans la conduite de la paroisse. On a aussi organisé des temps de paroles pour que les migrants racontent leur départ, leur arrivée, la façon dont ils ont été accueillis ou pas, comment ils ont pris leur place dans la société, dans la communauté chrétienne...



Depuis 1992, la paroisse organise la Fête des peuples. Nous sommes la seule paroisse à proposer cette cérémonie qui réunit les trente-cinq à quarante communautés présentes sur le quartier des Dervallières et celles de l'ensemble de la paroisse. Chacune vient avec ses rites, ses chants, ses habits mais on ne veut pas que ce soit une fête folklorique. C'est un moment pour que les migrants, arrivés il y a trente, vingt ou dix ans puissent être mis en valeur et puissent prendre leur place dans la paroisse. C'est une fête bien connue maintenant qui se déroule tous les ans vers la fin du mois de janvier. » **Gérard**

La démolition de l'église

► « Depuis quatre ou cinq ans, les commissions de sécurité nous alarment sur l'état du bâtiment. Il y a de l'amiante sur le toit et des fissures. Toutes les portes sont à mettre aux normes et le chauffage n'est pas très efficace. Nous avons donc discuté avec l'évêque, l'équipe paroissiale et le conseil économique pour constater que nous n'étions pas en mesure de réparer l'église ou d'en construire une nouvelle. On est la

première église sur la Loire-Atlantique qui va être détruite et qui ne sera pas remplacée. Pour certains paroissiens, c'est difficile car ils sont attachés à cette église dans laquelle ils ont vécu des moments forts. Il y a un attachement affectif car il y a une époque où l'église était le pôle d'animation de tout le quartier avec le patronage, les salles de sports, le cinéma... Beaucoup de loisirs étaient liés à la paroisse. C'est pour cette raison que l'évêque nous a demandé de garder le presbytère pour maintenir une activité paroissiale sur le site. Symboliquement, c'est important et ça permettra de faire la transition. L'église est fermée depuis juin 2009 et elle doit être démolie à l'automne 2010. A la place, une douzaine de logements vont être construits. » **Gérard**

► « Ça nous a un petit peu choqués la démolition de l'église parce qu'une église, ça ne se démolit pas comme ça ! Même s'ils disent qu'elle va être déconstruite. Ça fait mieux ! Mais n'empêche que ça va nous manquer. Ça nous manque déjà parce que maintenant il n'y a plus rien. » **Andrée**

8 / Les HLM de la Contrie

En 1950, le conseil municipal décide d'engager, pour le compte de l'Office public des HLM, l'acquisition de cinq hectares de terrains nécessaires à l'aménagement de la cité de la Contrie. Le projet prévoit la construction de deux cent six nouveaux logements composés à la fois de maisons jumelées et d'immeubles collectifs destinés à la location.

En 1951, le plan-masse est réalisé par les architectes Chudeau, Ferronière et Le Menelec. La cité est répartie sur deux sites : l'un entre le chemin de la Contrie, la rue du Bouillon et la rue Henri Eugène Gouillard et l'autre entre la rue du Corps de Garde, la rue du Cormier et la rue du Bouillon. Le projet comprend également l'ouverture de la rue Marcel Planiol. L'architecte Le Menelec propose l'utilisation du béton cellulaire pour la construction. L'urgence dans laquelle les logements sociaux d'après-guerre doivent être édifiés occasionne un certain nombre d'erreurs dans le choix des modes de construction, les chantiers devenant des lieux d'expérimentation.

Ainsi, dès 1956, de nombreux locataires se plaignent des malfaçons : l'eau passe à travers les murs et envahit les cours. Le 3 février 1957, les autorités se rendent dans la cité et constatent les dégâts : **« Bien des locataires doivent quitter les unes après les autres les diverses pièces de leur logement car il devient impossible d'y demeurer. L'humidité suinte des murs et les meubles pourrissent. »** L'Office public est mis en demeure de remédier à cette situation mais en 1961, certaines caves sont encore envahies d'eau.

► « Nous sommes les premiers locataires de cette maison puisque nous avons emménagé le 22 décembre 1954. A l'époque, je travaillais dans les Etablissements Paris, l'entreprise de constructions métalliques située dans le bas de Chantenay. Nous avons eu ce logement par l'intermédiaire de mon entreprise parce qu'à l'époque, une contribution, qui s'appelait le « 1 % », était versée au Comité Interprofessionnel du Logement. Comme Paris

versait au CIL, ils ont eu droit à l'attribution de neuf logements pour leur personnel. On a eu la chance d'être choisi pour en être bénéficiaire. Auparavant, nous étions logés dans la cité ouvrière de la rue de la Marseillaise avec une cuisine au rez-de-chaussée et la chambre au premier. Il y avait un escalier couvert extérieur au bâtiment. C'était déjà Paris qui nous logeait. Il y a donc eu ces neuf logements d'attribués et quand quelqu'un de chez Paris



en quittait un, c'était un autre employé qui le remplaçait. Au bout d'un certain temps il n'y avait plus personne pour remplacer alors les logements sont revenus à l'Office HLM. Il y avait aussi des maisons pour d'autres entreprises comme Saint-Gobain avec neuf maisons, les Chantiers de Bretagne, l'Imprimerie moderne, la Nantaise de Fonderie. Tout ce monde habitait les quarante-six logements répartis en vingt-trois maisons jumelées. Les immeubles n'étaient pas concernés.

Toutes les maisons étaient pareilles. Pour les construire, ils ont coulé le ciment sur place. Ils ont fait des grandes plaques de ciment émulsionné et ils coupaient les parpaings sur place. Comme les grains de sable étaient trop gros, ils en ont cassé des scies ! Ils ont été obligés de prendre des scies avec des lames de carbone. Ça a été tout un grand chantier. Pendant des mois et des mois, ils ont coulé du parpaing. Toute la cité est faite avec des charpentes métalliques fabriquées par la société Paris. » **Georges**

► « Après la guerre, nous avons habité pendant sept mois dans un grenier chez mes beaux-parents. Ce qui nous importait, c'était d'avoir un logement et d'être indépendants. On s'est marié en 50 et il a fallu que l'on attende 54 pour avoir ce logement. Quand on est arrivé ici, on se croyait vraiment au paradis parce qu'avant on n'avait aucun confort. Et puis on se connaissait tous avec le travail et les enfants qui allaient à l'école. Il y avait des enfants partout parce que pour avoir les logements, il fallait avoir trois enfants minimum. Toutes les maisons avaient un jardin. Quand on est arrivé, c'était beaucoup mieux que ce que nous avions eu auparavant mais il y avait quand même des choses à redire ! » **Andrée**

► « Nous sommes rentrés le 22 décembre 54 et le 15 janvier 55, on a fondé l'association des locataires de la Contrie pour protester contre les malfaçons parce qu'au départ, ça n'a pas été terrible. Le siège social était au Café de l'Habitude sur le boulevard de la Solidarité. Moi, j'étais vice-président. On s'est réuni pour voir ce que l'on pouvait faire. » **Georges**





1961

► « Au début les routes n'étaient pas faites. La rue du Bouillon, c'était un chemin de terre, il n'y avait pas de trottoir. On a vécu le premier hiver dans la boue. Et au moment où nous avons emménagé, il a beaucoup plu. Le problème, c'est que les maisons n'avaient pas de crépi. Ils pensaient qu'un enduit sur les parpaings suffirait. Il paraît que dans la région parisienne cet enduit avait un effet sensationnel mais ça n'a pas marché à Nantes ! L'eau passait à travers les murs. On avait de l'humidité partout, c'était incroyable ! Toutes les maisons étaient concernées parce qu'elles étaient toutes faites de la même façon. En plus, à l'époque il n'y avait pas de chauffage central. Il n'y avait qu'un poêle dans la cuisine que l'on avait acheté.

Il a donc fallu quelques transformations pour corriger les malfaçons. Dans certaines maisons, dans les cages d'escalier surtout, il y avait plein de moisissures sur les murs à cause de l'humidité, c'était tout noir ! En 1958, on a eu le crépi et en 1965, le chauffage central. Pour le crépi, ils avaient mis des échafaudages autour de toutes les maisons du quartier. On était dans le noir parce qu'on était obligé de fermer les volets et les fenêtres. Je me souviens que l'on a fait la communion de ma nièce ici dans le noir avec les lumières allumées, en plein mois de juin.

Quand le crépi, le mur intérieur et le chauffage central ont été faits, on n'avait plus rien à réclamer. Depuis qu'on a le chauffage individuel, on n'a plus de problème et en 1990, on a eu une réhabilitation complète. Avec le temps et les années, Nantes Habitat était plus conforme à nos besoins, plus compréhensif. En tout cas, nous sommes encore là et on se plaît toujours dans le quartier. » **Andrée**

► « A côté de la cuisine, il y avait une petite buanderie avec un grand bac en ciment à l'intérieur puisqu'à l'époque il n'y avait pas de machine à laver. Ce bac faisait presque la longueur de la pièce et avait un grand rebord pour pouvoir laver les draps. Les maisons ont quand même été faites à l'économie. Tous les murs de séparation sont en ciment. C'est impossible d'enfoncer une pointe dedans et pour tapisser, rien n'est lisse, c'est très granuleux. Le sol aussi est en ciment et à l'origine, il était teinté en rouge. Ce serait assez à la mode maintenant ! » **Brigitte**

► « Le ciment teinté, ce n'est pas rien comme entretien. Je me souviens quand les travaux ont été réceptionnés, tous les gens de Paris qui allaient venir vivre dans le quartier sont venus à la maison en janvier 1955. Il pleuvait énormément et toute l'humidité ressortait. Alors les gens pensaient que j'avais ciré « mon rouge » ! Mais, en fait, c'était l'humidité qui donnait un aspect brillant ! » **Andrée**

9 / La Mellinet



En 1902, une section sportive est créée au patronage Notre-Dame du Bon Port, établi quatre ans auparavant, par le vicaire de la paroisse dans un local de la rue Arsène Leloup. L'abbé Gauffriau fut le premier directeur de cette section qui prit rapidement le nom de Mellinet.

Gymnastique, musique, athlétisme, théâtre, ping-pong et football composaient les différentes activités du patronage. Cependant, le club est surtout connu pour son club de football qui est à l'origine de la création du FC Nantes en 1943 grâce aux efforts de Marcel Saupin. Membre de « La Mellinet » en 1906, il en fut le président jusqu'en 1942.

En mai 2000, le club rendait hommage à l'un de ses anciens dirigeants en dénommant son stade « Michel Audrain ». Vicaire de la paroisse Notre-Dame du Bon Port, l'abbé Audrain dirigea le club de 1956 à 1966. Avec d'autres bénévoles, il entreprit de moderniser les installations de la Contrie. Ainsi, dans les années 50, « La Mellinet » fut le premier club nantais à s'équiper d'installations électriques. Il est également à l'origine de la construction des premiers vestiaires, d'une salle de réunions, d'une tribune et de l'agrandissement du stade.



► « La Mellinet est dans les cinq plus vieux clubs de France et le plus vieux à être affilié à la Fédération Française de Football. A l'époque, le football dépendait du patronage de Notre-Dame du Bon-Port qui avait son quartier général sur la place Mellinet. C'est pour ça qu'ils ont appelé le club « La Mellinet ». Il y a ensuite eu un déplacement vers la Contrie sur un terrain qui appartenait à l'évêché. Pendant une époque, il y avait une sacrée rivalité avec « Les Métallos » de la Durantière. Ici, c'était vraiment les « patros », les « catholiques ». Il y avait des chansons pour titiller les uns et les autres.

Actuellement, le club compte six cent quatre-vingt-dix licenciés. C'est le maximum. On doit être l'un des plus gros clubs de France. La plupart des licenciés vient du centre-ville et des quartiers proches comme les Dervallières, le Breil, Chantenay et Procé. Les membres du club sont de toutes les nationalités et de toutes les catégories sociales. C'est ce qui plait aux adhérents et ça se passe hyper bien. A un moment,

on devait avoir vingt-sept nationalités parmi lesquelles des Russes, des Américains du Sud, des Africains et plusieurs pays européens. J'en fais partie puisque je suis Portugais. On peut avoir le fils d'un avocat, d'un médecin et avoir un enfant des cités dont les parents ont des difficultés, même pour payer une licence.

Le club fonctionne avec une centaine de bénévoles. Petit à petit, ce sont les parents qui deviennent bénévoles. On a soixante-dix dirigeants et trois arbitres officiels. En 2007, nous avons obtenu, pour une période de trois ans, le label d'or de la Fédération Française de Football pour l'encadrement des jeunes. C'est un label qui est attribué en fonction du nombre d'entraîneurs diplômés et de dirigeants, de l'accueil des parents et des joueurs. Nos couleurs, c'est maillot blanc, short noir, chaussettes blanches avec des petites rayures noires ou maillot orange et short blanc. Ils appellent ça « couleur tango ! » **Anton**

10 / La chocolaterie Amieux

Avant de venir s'installer à Nantes en 1856, la Maison Amieux et Carraud est créée à Rennes en 1851 par Maurice Amieux, fils d'un aubergiste des Alpes, et son gendre. L'entreprise se spécialise dans les conserves de petits pois puis dans les sardines en créant à Étel une « fricasserie ». En 1866, deux des fils de Maurice Amieux fondent la société Amieux Frères dont le développement est rapide puisqu'en 1878, l'entreprise possède cinq usines implantées en Bretagne et en Vendée. Établie dans un premier temps rue Haudaudine, la maison Amieux ouvre une usine, en 1880, au 25 de la rue Chevreul. Cette implantation dans le bas de Chantenay est liée à la proximité des lieux de cultures maraîchères alors en nombre important dans l'ouest de Nantes.



En 1908, malgré la grande crise sardinière qui sévit depuis six ans, Amieux poursuit son expansion et produit dix-huit millions de boîtes de conserves dans onze usines qui emploient quatre mille ouvriers. En 1924, parmi les seize sites de l'entreprise, quatre sont localisés à Nantes : une conserverie et moutarderie à Chantenay, une conserverie à Roche Maurice, une confiterie construite rue de Chevreul en 1914 et enfin, une chocolaterie ouverte en 1921, rue Paul Bert en face de l'hôpital Laënnec.

L'entreprise familiale poursuit la diversification de ses productions alimentaires jusqu'aux années 60 avant de disparaître en 1967 quand la CANA, la coopérative agricole d'Ancenis, rachète 85 % du capital Amieux. En 1973, la CANA cède à son tour Amieux à Buitoni qui ferme les usines mais conserve la marque.

Dès 1955, le site de la chocolaterie est cédé à l'Association pour la Formation Professionnelle des Adultes qui ouvre un internat et un atelier de formation pour les métiers du bâtiment et des métaux. En 1973, l'association délaisse la rue Paul Bert et s'installe à la Rivaudière dans la commune de Saint-Herblain. Le site, vétuste, est alors squatté et il faut attendre 1988 pour que l'AFPA, toujours propriétaire des lieux, entame un programme de démolition et de réhabilitation en vue d'y installer ses bureaux. Ce programme est confié au cabinet d'architecte « 3A », concepteur de l'Hôtel de Région à Nantes. Au mois d'août 1988, les bulldozers effacent définitivement du paysage les traces de l'ancienne chocolaterie Amieux.

► « En 1948, j'ai décidé d'aller travailler. A ce moment, ma mère travaillait aux conserves Amieux, rue de Chevreul depuis huit ans. Elle avait entendu dire que, pour les fêtes de Noël, la chocolaterie Amieux embauchait pour faire les bonbons de chocolat. Je me suis donc présentée et j'ai été embauchée. Au début, je mettais les bonbons dans les boîtes. Ensuite, je suis rentrée dans les bureaux grâce à la secrétaire. J'ai tout appris sur le tas. Elle me gardait le soir pour m'apprendre à taper à la machine. Petit à petit, j'ai été chargée du calcul des payes. A l'époque, les ouvriers étaient payés tous les quinze jours. Je devais donc collecter les cartes deux fois par mois, relever les heures et calculer le salaire dont le versement dépendait de l'usine de Chantenay. Il fallait que je décompte le nombre exact de billets dont j'avais besoin parce qu'à l'époque les payes étaient remises en liquide. C'était un vieux monsieur qui partait chercher les billets à pied de la rue Paul Bert jusqu'à Chantenay et c'est moi qui distribuais les enveloppes dans l'usine. Ce jour-là, tout le monde m'attendait !

Quand j'ai pris un petit peu d'âge, j'ai fait visiter l'usine à des groupes. C'était plutôt amusant. Quand les fèves de chocolat étaient torréfiées et broyées, on laissait les personnes goûter l'espèce de pâte très épaisse qui sortait du broyeur. Ce n'était pas bon parce que c'était très amer ! Alors, évidemment, tout le monde faisait la grimace. J'ai aussi tenu le stand Amieux pendant la foire commerciale du Champ de Mars qui se déroulait pendant dix jours au mois d'avril. J'y suis allée quatre années avec d'autres collègues. C'est moi qui tenais la caisse. Je ne sais pas si ça se passerait comme ça maintenant mais on m'apportait une certaine somme le matin, je comptais le soir, j'emmenais la caisse chez moi et je la ramenais le lendemain matin. Il y avait de la confiance quand même !



C'était une chocolaterie très artisanale, presque tout était fait à la main à partir de matières premières de très bonne qualité. Il y avait quand même des machines : des broyeuses pour broyer les fèves de cacao et des machines pour faire les pâtes. Une fois que les fèves de cacao étaient broyées, la pâte était répartie dans des mélangeurs pour faire des pralinés avec des noisettes ou des plaques de chocolat que l'on appelait de la couverture. Cette couverture était utilisée pour différentes fabrications de bonbons. On faisait aussi des spécialités pour des pâtisseries confiseurs. Les bonbons étaient enveloppés à la main parce qu'il y avait des spécialités. On faisait des tablettes de chocolat avec une plieuse. C'était la machine pour envelopper. C'était beau à voir parce que les tablettes défilaient et ça s'enveloppait. Sinon, on faisait des ganaches, des pralinés et des bâtons au chocolat praliné. Qu'est-ce que c'était bon ! Il y avait un chef de fabrication qui inventait des recettes.

L'hiver, il y avait à peu près soixante-dix personnes qui travaillaient dans l'usine. La pleine saison durait trois mois au moment des fêtes de Noël. C'était surtout des femmes pour la manutention, pour mettre les chocolats en boîtes. Par contre pour torréfier, broyer et mélanger, il fallait un homme. Beaucoup de salariés habitaient dans les environs entre la Contrie et la Durantière et il y avait tous les âges.

A l'époque, on pouvait être embauché à 15 ans. Il y avait plus de saisonniers que de permanents et des personnes revenaient d'une saison sur l'autre.

On vendait dans toute la France. Des représentants allaient chez les pâtisseries – confiseurs pour prendre les commandes et ils nous envoyaient les bons. Un monsieur préparait les colis et un autre les portait à la poste avec une vieille camionnette. On travaillait pour les grossistes aussi. Alors là, le conditionnement n'était pas le même que pour les particuliers. C'étaient des boîtes en carton bleues claires ou des cassettes en bois.

J'ai vraiment passé sept années merveilleuses chez Amieux. Je suis partie en 1955 quand je me suis mariée. Je n'ai pas continué parce que la chocolaterie ne se portait pas très bien. » **Gisèle**

► « L'entrée principale de la chocolaterie était rue Paul Bert et l'entrepôt donnait sur le chemin des Renardières. Quand on allait à l'école, on passait par-là et il y avait toujours des camions qui livraient des gros sacs de fèves de cacao. Comme il y avait toujours des sacs percés, des fèves tombaient dans la rue. Alors nous, dès qu'on en trouvait par terre, on en ramassait. On les rapportait à la maison pour les goûter mais c'était très amer ! » **Lucie**



Vue prise en avion du Faubourg de Nantes où est située la Chocolaterie Amieux-Frères

11 / L'hôpital Laënnec

En 1887, suite à l'épidémie de choléra, la municipalité chantenaysienne décide la construction d'un hôpital capable d'accueillir décemment la population de la commune. L'architecte Chenantais dresse alors les premiers plans de l'établissement dont l'installation est prévue au Petit Saint-Joseph. Cette propriété avait « l'avantage d'être à égale distance des deux paroisses de la commune et loin de toutes écoles et de tout centre populeux ». Un dispensaire est édifié à partir de 1890. Ce dernier est progressivement complété par deux pavillons d'isolement, un oratoire pour les religieuses infirmières, un baraquement et une buanderie avec séchoir. A partir de 1897 la municipalité Sevestre programme l'agrandissement de l'hôpital avec la création de deux salles de malades et d'un pavillon pour la maternité. En 1900, le nouveau maire, Paul Griveaud, reprend le projet et le modifie en tenant compte des observations du corps médical : la maternité est éloignée du pavillon d'isolement des maladies contagieuses, des bains-douches sont installés et le mobilier est renouvelé. Lorsqu'il est inauguré le 4 septembre 1904, l'hôpital compte quatre-vingt-cinq lits dont dix pour la maternité.



Dans le sillage de l'annexion de Chantenay, le site est rattaché à l'administration des hôpitaux de Nantes en 1908. Transformé en sanatorium, l'établissement prend le nom de Laënnec en 1927. Dans les années 50, la tuberculose ayant beaucoup régressé grâce aux antibiotiques, les cures classiques deviennent inutiles. Profitant de la compétence acquise par les médecins en pneumologie, l'activité s'oriente alors vers la chirurgie pulmonaire puis la chirurgie cardiaque. L'hôpital connaît alors un véritable renouveau sous l'impulsion du Docteur Cornet. En 1947, un service de chirurgie thoracique voit le jour. L'hôpital Laënnec devient ainsi un pôle régional de cette spécialité qui fit honneur au CHU de Nantes (l'une des premières interventions à cœur ouvert y est pratiquée le 19 mars 1959). En 1978, le pavillon moderne Jules-Poumier est édifié mais l'ensemble du site est devenu vétuste. Les services sont progressivement transférés à Saint-Herblain dans le nouvel hôpital Guillaume et René Laënnec. Le site de la rue Paul Bert ferme ses portes le 16 janvier 1984 et quitte définitivement le patrimoine hospitalier nantais en 1986.

Propriétaire d'une partie du terrain et de certains bâtiments hérités de l'ancienne commune de Chantenay, la Ville de Nantes décide d'acquérir l'ensemble de cette propriété de 32 000 m² afin d'y édifier de l'habitat collectif et individuel ainsi qu'une maison de retraite. La plupart des bâtiments sont démolis tandis que le parc est préservé. Celui-ci constitue, en effet, un attrait particulier de par la qualité et le nombre de ses plantations. Le bâtiment D, construit en 1903 pour abriter la maternité, est conservé. Il connut diverses affectations puisque qu'en 1906, un service de physiologie est ouvert et en 1926, le premier appareil de radiographie de l'hôpital est installé dans ses murs. Réhabilité, l'édifice reçoit les bureaux de différents organismes ou associations tels que la Mission locale pour l'insertion des jeunes depuis 2001. La mémoire de l'hôpital est par ailleurs évoquée à travers les noms de rues du nouveau lotissement puisque certains d'entre eux célèbrent de grands noms de la médecine et plus particulièrement un des grands professeurs de Laënnec, le professeur Cornet, dont la plaque de rue fut inaugurée le 10 mars 1989.



► « Mon mari et moi étions infirmiers et nous avons posé notre candidature au CHU de Nantes. Mon mari a été recruté en 1961 à l'Hôpital Laënnec où il a travaillé jusqu'à sa retraite en 1983. Moi, j'ai d'abord été prise à l'hôpital Saint-Jacques puis en 1963, j'ai obtenu ma mutation à Laënnec où j'ai travaillé pendant dix ans. En novembre 61, nous avons emménagé au 8, rue Paul Bert dans un petit immeuble nouvellement construit. Mon mari avait inspecté le quartier et il avait vu cet immeuble en construction. C'était un immeuble de deux étages et nous n'étions que six locataires. L'hôpital Laënnec se situait au 35, rue Paul Bert.

Avant la guerre, l'hôpital Laënnec était un sanatorium puisque la tuberculose faisait encore des ravages. A partir des années 50, la tuberculose a régressé et l'hôpital s'est spécialisé dans les pathologies pulmonaires car l'établissement avait acquis de l'expérience dans le traitement des maladies pulmonaires. Ensuite, l'hôpital a développé la chirurgie cardiaque avec le docteur Cornet qui a fait les premières opérations à cœur ouvert. Il y avait donc la médecine et la chirurgie.



L'hôpital était réparti en différents pavillons. Les pavillons A et D étaient pour les hommes, les B et C pour les femmes et le pavillon F accueillait les enfants. Après 45, ils ont rajouté des baraquements pour les malades qui ont servi assez longtemps malgré leur précarité. Les cuisines étaient dans un bâtiment indépendant. Il fallait transporter les repas dans les différents pavillons en passant par l'extérieur. Une salle de réunion pour le personnel et un laboratoire complétaient cet ensemble.

Il y avait beaucoup de salariés avec les infirmières et les agents d'entretien. Quand j'ai commencé à travailler, les infirmières faisaient tout. Moi, j'ai fait le ménage, les lits, la toilette des malades. Ensuite il y a eu une distinction entre infirmière et aide-soignante. C'est à ce moment-là que les infirmières ont pu faire des prises de sang, des prises de tension. Auparavant, c'étaient les internes et les externes en médecine qui s'en occupaient.

L'hôpital était géré par une communauté religieuse comme partout à l'époque. C'était la communauté de la Sagesse avec les filles du père de Montfort de Saint-Laurent-sur-Sèvre. Les sœurs étaient surveillantes. Elles géraient tout et les infirmières étaient sous leurs ordres. La supérieure, ou la « Bonne mère » comme on disait, était la surveillante en chef de tout l'hôpital. Il y avait une chapelle et leur communauté était dans les murs de l'hôpital. Leur bâtiment se situait à l'entrée. Elles étaient très nombreuses et avec elles, on filait doux ! Je les connaissais déjà avant de venir à Nantes puisque c'est avec elles que j'ai fait mes études d'infirmières à Niort. Je les ai connues avec leur costume

et leur cornette carrée. Quand j'ai obtenu mon diplôme, j'ai trouvé une place, grâce à elles, car les communautés fonctionnaient en réseau.

Quand les activités de Laënnec ont été transférées à l'Hôpital Nord en 1984, il n'y a pas eu de grèves mais le personnel a protesté. Beaucoup de personnes habitaient Chantenay alors elles ne voulaient pas partir au nord. Ce n'était pas vétuste mais c'est vrai que les bâtiments dataient et ce n'était pas toujours très pratique. Il fallait sortir pour se rendre d'un bâtiment à l'autre, il n'y avait pas d'ascenseurs. Ce n'était pas très moderne pour l'époque. »

Micheline

► « Devant le garage, il y avait le cinéma de l'hôpital Laënnec où le personnel fêtait l'arbre de Noël. Cette salle n'a pas beaucoup servi parce que les murs se lézardaient de partout à cause de la nature du sol puisqu'autrefois il y avait des carrières de granit dans le quartier. En face de la chocolaterie, il y avait la maison du jardinier de Laënnec car il y avait un immense jardin et un potager. Je me souviens de la salle de garde des internes car les étudiants en médecine ont mis une certaine ambiance dans la rue du Corps de Garde. Ils s'amusent à faire des processions en chantant des Ave Maria pour faire enrager les sœurs. Il n'y avait pas de bêtises qu'ils ne faisaient pas. Par exemple, ils mettaient du mercurochrome sur les chaises et dans les bénitiers de la chapelle et quand les bonnes sœurs arrivaient pour la messe du matin, elles s'en mettaient partout en faisant le signe de la croix ou en s'asseyant. »

Evelyne

12 / Le vélodrome Petit-Breton

La bicyclette triomphe dans la France de la Belle-Époque. Confidentielle en 1870, sa pratique compte près de deux millions d'adeptes en 1906 constitués en associations vélocipédiques. Aussi, malgré le succès grandissant des épreuves sur route (le premier Tour de France a lieu en 1903), les avantages d'une piste fermée expliquent l'extraordinaire essor des vélodromes à la fin du 19^e siècle.

A Nantes, la première course vélocipède a lieu le 1^{er} avril 1883 sur le cours Saint-André. A partir de 1895, les cyclistes nantais peuvent s'entraîner sur une piste en terre à Beauséjour et le 17 août 1897, le vélodrome de Longchamp est inauguré. Supplanté par le parc des Sports du Champ-de-Mars ouvert en 1912, ce vélodrome cesse toute activité après la Grande Guerre.



Il faut attendre les années 20 pour que la cité se dote d'un nouvel équipement : le vélodrome Petit-Breton. Sa création est évoquée dans une lettre que son propriétaire, Alfred Ollive adresse à la mairie en 1932 : « **En 1923, déplorant comme beaucoup de Nantais, qu'il n'y eut plus de vélodrome depuis la guerre, j'offris au Véloce Sport Nantais, la vieille société cycliste nantaise, d'en établir un dans ma propriété de la Durantière. Il était toutefois entendu que ce vélodrome serait seulement en terre battue, que les tribunes n'auraient que cinquante mètres de longueur (...) mais qu'il aurait une piste de 500 mètres de façon à pouvoir établir à l'intérieur un terrain réglementaire de football-rugby. (...) Mais, hélas ! dès l'année suivante, je dus convenir qu'une piste en terre était non seulement insuffisante mais glissante et dangereuse; et c'est ainsi que je fus entraîné à établir une piste en ciment armé couvrant environ 3 300 mètres carrés, faisant de la piste nantaise une des meilleures de France, et ceci d'après les nombreux coureurs cyclistes venus de toutes les parties du monde** ». Ce nouvel équipement sportif est loué au Véloce Sport Nantais, société sportive fondée en 1892 dont le siège est établi au café Continental, place Royale. Le but de cette dernière est la diffusion du sport et la préparation physique de la jeunesse. Ses activités sont réparties en quatre sections : le cyclisme, le football-rugby, les sports athlétiques et la préparation militaire.

En présence d'une foule nombreuse, le vélodrome est inauguré le 3 août 1924, sous la présidence du préfet, du général commandant du XI^e corps d'armée et du député-maire de Nantes, Paul Bellamy. Pour l'occasion, des courses cyclistes sont organisées et des champions invités. Jean-Yves Petit Breton, cycliste et fils de Lucien Petit Breton, est convié puisque dès sa création, la dénomination du stade rend hommage à son père, le grand champion Lucien Mazan dit « Petit Breton ».



Né à Plessé en Loire-Inférieure en 1883, Lucien Mazan découvre le cyclisme et dispute ses premières courses en Argentine, pays où il passe sa jeunesse avec sa famille. De retour en France en 1902, il devient professionnel et participe aux plus grandes épreuves de l'époque : Milan-San Remo, Paris-Bruxelles et surtout le Tour de France auquel il concourt neuf fois entre 1905 et 1914 et qu'il remporte en 1907 et 1908. Il meurt sur le front en 1917.

Le 3 octobre 1927, les dirigeants du Véloce Sport Nantais inaugurent un monument à la mémoire du cycliste dans lequel est insérée la plaque commémorative remise par la Fédération cycliste d'Argentine quelques mois auparavant. Deux artistes ont été sollicités pour sa réalisation. Robien exécute un médaillon tandis que Baudrier est chargé de dresser un cadre sobre en pierre blanche agrémenté d'une stèle disposée en bas du monument et destinée à recevoir « l'offrande fleurie des coureurs heureux ».

Pendant l'Entre-Deux-Guerres, le vélodrome est le théâtre de nombreuses manifestations sportives. Cependant, dès 1932, son propriétaire interpelle la municipalité sur la charge trop lourde que représente son entretien et propose de le céder à la Ville. Cette proposition est rejetée en raison du projet de création d'un Parc des Sports sur la Prairie d'Amont.

Quatre ans plus tard, Alfred Ollive, interpelle à nouveau les édiles municipaux sur cette question et leur fait part de son intention de lotir le vélodrome. Le contexte est, cette fois-ci, différent puisque la Ville cherche un lieu permettant l'installation d'un parc de sports provisoire en attendant la réalisation de celui prévu sur la Prairie d'Amont. En outre, les conseillers municipaux sont attentifs à la nécessité de conserver un espace libre aux abords du groupe scolaire de la Contrie, en cours de construction. Ainsi, en 1938, le vélodrome Petit-Breton devient municipal. **« Une piste cycliste de 500 mètres en ciment armé, un terrain de football, des cabines pour les coureurs, des vestiaires avec douches, un bureau, une maison de trois pièces et dépendances pour le concierge, trois WC, une installation de trois haut-parleurs avec cabine, une tribune pour le public de 80 mètres de long, deux buffets, un monument à Petit-Breton »** se déploient sur un terrain de 32 450 m². Le règlement intérieur établi à la suite de cette acquisition servira de modèle aux équipements sportifs municipaux ultérieurs.

« Le vélodrome de Longchamp a été fermé parce que, pendant la première guerre, il a été occupé par les troupes américaines. Comme c'était une piste en terre battue, autant dire qu'il ne restait plus rien après leur départ. La municipalité a racheté le terrain et a construit l'école. C'est pour ça qu'un nouveau vélodrome a été fait à la

Durantière. Le Véloce Sport Nantais, qui n'existe plus, était chargé d'organiser des courses au vélodrome et c'était le seul club à pouvoir le faire. Quand la municipalité a racheté, le règlement a été changé et tous les clubs ont eu le droit d'organiser des manifestations.

Avant la guerre, les réunions cyclistes au vélodrome pouvaient rassembler entre cinq mille et six mille personnes. Quand j'étais gosse mon idole, c'était Charles Péliissier. Un grand champion ! Comme il était bel homme, il plaisait beaucoup aux femmes. Alors, quand il venait au vélodrome, c'était plein à craquer et il y avait des femmes en pagaille ! » **Jacques G**

« Comme courses, il y avait des stayers. Le stayer, c'est le coureur qui court derrière une moto qui sert d'entraîneur. C'est très spectaculaire ! Les Nantais étaient très friands de cette course. Dans les années 30 et 50, il y avait des arrivées du Tour de France. La dernière a eu lieu en 1968. Après ce n'était plus possible parce que la caravane automobile était devenue très importante et demandait des infrastructures plus adaptées. Toutes les grandes vedettes du cyclisme sont venues au Petit Breton. Nos dernières réunions, c'était avec Bernard Hinault. On a fait cinq critères avec lui en tête d'affiche. » **André**

Georges Bautre et La Pédale Chantenaysienne

« Georges Bautre a fondé La Pédale Chantenaysienne en 1935 alors qu'il était encore compétiteur. Il a couru pendant longtemps, jusqu'à la quarantaine. Il avait un magasin de vélo au 75, rue de la Montagne à l'emplacement du hammam actuel. Il était très compétent et très entreprenant. Il prenait parfois des risques et ça lui réussissait toujours. Par exemple, pour organiser une course sur piste, il fallait que le temps soit beau. Dès fois, il prenait le risque d'organiser des manifestations coûteuses avec des coureurs parisiens et autres. Dans la

semaine, le temps était exécrable mais le jour de la réunion, le soleil arrivait. Alors, on appelait ça « le temps Bautre » parce que le jour où il organisait, il avait toujours de la chance, il se mettait à faire beau !

Le club a toujours utilisé le vélodrome Petit Breton. En 35, la piste avait dix ans d'existence et elle était en bon état. Il y avait une tribune en bois qui a été démolie au début de la guerre. Dans les années 30, c'était la grande époque du cyclisme sportif et il suffisait de faire venir quelques vedettes réputées le dimanche pour remplir le vélodrome. Petit à petit, au fur et à mesure que d'autres loisirs sont apparus, on a vu le vélodrome se vider. Alors Georges Bautre a eu l'idée d'organiser des manifestations le vendredi soir, ce qui était possible puisque le vélodrome disposait d'un éclairage. Et ça marchait très bien. Il organisait des réunions d'après Tour de France avec des grosses vedettes comme Robic, Bobet. Il faisait le plein. On faisait aussi des circuits dans le quartier du Bois-Hardy mais maintenant c'est impossible, il y a trop de voitures stationnées. » **Jacques G**

« Georges Bautre était une figure du quartier. Il était connu pour les courses cyclistes qu'il organisait et pour son magasin de vélos. C'était un des plus gros fournisseurs de vélos sur Nantes, il avait une très grosse affaire. Il avait la bosse du commerce. Ses vélos étaient parmi les moins chers du marché et il avait sa propre marque. Il avait fait sa réputation comme coureur sur la piste. Il a gagné beaucoup de courses avec son frère Maurice avec qui il formait une équipe « d'américaine ».



C'est une course sur piste qui se pratique en équipe de deux et par relais. Les frères Bautre sont devenus des champions de « l'américaine ». Ils étaient connus dans tout l'ouest et même un peu en France. Quand il a arrêté le vélo, il s'est consacré à l'organisation de courses. Il en a fait quelques-unes sur route mais c'est surtout au Petit-Breton qu'il en a organisées le plus. C'était soit des réunions de piste ou de demi-fond, soit des critériums professionnels avec des grands noms du cyclisme comme Poulidor. Il a aussi organisé des courses de fond en créant les soirées « 100 tours » et les « 5 heures de Nantes ». C'était sur quatre vendredis, quatre fois une heure et quart. Aujourd'hui, on arrive encore à faire vivre le vélodrome. On a continué les soirées « 100 tours » et on organise les samedis populaires d'hiver. Ce sont des après-midi où l'on fait de l'initiation au cyclisme sur piste pour les jeunes. On a une centaine de gamins répartie sur quatre samedis.

Quand je courais, dans les années 60, on était soixante-dix à quatre-vingts adhérents. Il y avait des courses sur piste et des courses sur route. Actuellement, nous avons une dizaine de coureurs. On organise des courses à Basse-Indre et sur le vélodrome, nous sommes le seul club nantais à programmer des réunions. La piste est toujours utilisée. Les clubs font leur entraînement tous les soirs et nous, on organise toujours des courses. » **André**

« Le vélodrome donnait sur l'arrière de ma maison et on voyait bien la piste. Quand il y avait du monde, c'était difficile de voir les courses mais il y avait les haut-parleurs qui nous renseignaient. Il y avait l'arrivée du Tour de France aussi. Les coureurs passaient par le boulevard de la Fraternité jusqu'à la côte de la Contrie. Ensuite, ils prenaient la rue du Corps de Garde et l'arrivée était au vélodrome. Ils faisaient un tour de piste. Tout le quartier venait voir les courses de vélo, ça déplaçait beaucoup de monde. » **Simone**

« Mes plus beaux souvenirs d'enfance, ce sont les courses de vélo au vélodrome du Petit-Breton. C'est comme ça que l'on a vu les Bartali, les Bobet, enfin tous les grands. Les enfants du quartier campaient devant la porte du vélodrome. On se connaissait tous et quand le brave guichetier nous voyait, il nous disait : « Allez, rentrez les mômes ! ». C'était le bonheur. L'arrivée du Tour de France, c'était un événement. La caravane publicitaire se garait dans les petites rues. On avait droit à une casquette en carton. C'était quelque chose ! La Pédale Chantenaysienne organisait des courses au vélodrome. Je me souviens qu'ils passaient souvent un disque rayé. C'était toujours la même chanson qui sortait : « C'était une jeune fille qui n'avait pas 15 ans, qui n'avait pas 15 ans. Elle s'était endormie au pied d'un rosier blanc, au pied d'un rosier blanc, au pied d'un rosier blanc, ... ». Le gars réalisait et il remettait le disque. Tout le monde connaissait la chanson et tout le monde attendait que le disque saute. C'était sympa. » **Jeannine**

« Le vélo a perdu un peu de son éclat. Moi, quand j'étais gamin, avant la guerre j'allais voir plein de courses. Il y en avait au rond-point de Paris, à Boulay Paty, à Doulon. Les gens se déplaçaient parce que c'était leur distraction et ça faisait rêver les gamins qui voulaient tous être coureur cycliste. Moi, le premier ! Maintenant, il n'y a plus de courses alors les gamins ne peuvent pas savoir ce que c'est. Moi, j'y allais avec mon père qui avait couru avant la guerre de 14. Un pionnier ! Il nous emmenait souvent avec mon frère sur les vélodromes ou sur les courses. C'était notre plaisir. On s'imprégnait de cette ambiance et on n'avait qu'une idée en tête : être coureur cycliste, un jour ! » **Jacques**

13 / Le groupe scolaire de la Contrie

L'inauguration du groupe scolaire de la Contrie, le 27 juin 1937, par le maire de Nantes, Auguste Pageot, est l'aboutissement d'un projet remontant à 1913.

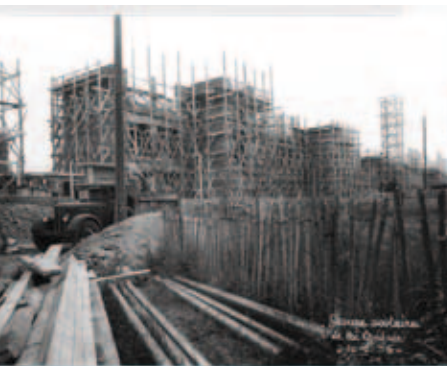
Dans une lettre adressée au maire de Nantes le 8 décembre 1913, le préfet souligne la nécessité de créer un groupe scolaire à la Contrie, quartier dont la population est « formée surtout par des ouvriers d'usine, des tailleurs de pierre et carriers et de petits employés », afin de soulager les écoles publiques surchargées du boulevard de la Fraternité et de la rue de la Montagne. Le 31 mars 1914, Paul Bellamy soumet ce vœu au conseil municipal. La nouvelle circonscription scolaire comprendrait deux cents maisons et trois cent cinquante neuf ménages soit mille cent soixante huit habitants. Principal hameau de ce secteur avec quatre-cent-cinquante-trois habitants, et facilement accessible, la Contrie apparaît comme l'endroit le plus opportun pour implanter cette nouvelle école. La ville engage alors une procédure d'acquisition d'un terrain appartenant à Francis Blandin, situé au 110, chemin du Petit-Saint-Joseph (actuelle rue Paul Bert). Ce projet est interrompu par la guerre et il faut attendre le début des années 30 pour que la municipalité s'en préoccupe à nouveau.



Au cours de l'Entre-Deux-Guerres, l'ouest de Nantes se transforme rapidement avec la création d'importants lotissements, avec pour conséquence une forte augmentation de la population. Le problème de surcharge des classes des écoles de la Fraternité et de la Montagne se pose à nouveau et préoccupe le Comité républicain socialiste du 7^e canton qui interpelle le maire à ce sujet dans une lettre du 5 novembre 1930 : « L'exode continu des citadins du centre de notre ville vers sa périphérie augmente la population suburbaine et le nombre des enfants d'âge scolaire. (...) Actuellement, les enfants de la Durantière et de la Contrie font dans leur journée huit à dix kilomètres pour aller à l'école et revenir. La construction d'un groupe scolaire s'impose dans ce nouveau quartier ».

Dans ses séances du 14 décembre 1931 et du 21 juin 1932, la municipalité Pageot arrête un vaste programme de construction scolaire. Les écoles de Longchamp, du Plessis-Cellier, de Doulon et de la Contrie sortent de terre au cours de cette décennie.

Le 1er juin 1932, Alfred Ollive, promoteur d'un lotissement autour du vélodrome Petit-Breton cède à la Ville un terrain en bordure de l'avenue de la Petite Reine, celui acquis avant la guerre ne répondant plus aux besoins du quartier. En 1935, l'architecte de la ville, Camille Robida, présente son rapport. La conception de ce nouveau groupe est calquée sur celle du groupe scolaire de Longchamp inauguré en mars 1936. Le projet prévoit la construction d'une école de filles, d'une école de garçons et de classes enfantines. A terme, le groupe scolaire doit abriter dix classes par école, deux logements de concierge, les habitations du directeur et de la directrice, une infirmerie scolaire, des jardins. Un préau central, fermé et commun aux deux écoles, pouvant servir à la fois de réfectoire, de salle de fête, de cinéma et de gymnase complète cet ensemble.



Dès son ouverture, le 1^{er} février 1937, l'établissement accueille deux-cent-seize filles et deux cents garçons répartis entre huit classes de filles, huit classes de garçons et quatre classes enfantines. La moitié des élèves inscrits provient des écoles du boulevard de la Fraternité et de la rue Ampère, tandis que l'autre moitié concerne des enfants qui n'étaient pas encore scolarisés.

Réquisitionnée par les Allemands au cours de la Seconde Guerre, l'école ouvre à nouveau ses portes en 1945. L'augmentation de la natalité et la construction du groupe HLM de la Contrie obligent la municipalité à projeter un agrandissement en 1956. En effet, depuis sa réouverture, douze classes supplémentaires ont été aménagées dans les vestiaires, dans les salles de jeux ainsi que dans des baraquements provisoires. Le projet prévoit la transformation des préaux en huit classes pour l'école primaire (quatre de filles et quatre de garçons) ainsi que l'agrandissement et la surélévation du bâtiment de l'école maternelle afin de créer quatre nouvelles classes enfantines.

Au cours des années 70, la généralisation de la mixité et la baisse des effectifs laissent une partie des trente-deux classes inoccupée. L'ancienne école de filles est alors mise à la disposition d'organismes de formation tels que le Centre de Formation des Apprentis qui occupa les lieux de 1978 à 2001.



Monsieur Luce, le premier directeur

► « En 1934, nous sommes venus de Saint-Nazaire à Nantes quand mon père a été nommé directeur à l'école de Doulon-Bourg. Ensuite, en février 1937, il a pris la direction de l'école des garçons de la Contrie qui venait d'ouvrir. C'était un groupe scolaire important, un des plus modernes de Nantes. Dans le même style, il y avait l'école du Plessis-Cellier qui existait déjà, ainsi que l'école de Longchamp. Mon père a donc été le premier directeur de cette école et il a exercé cette fonction jusqu'à sa retraite, en 1951. Comme ma mère était également institutrice, elle a suivi son mari et s'est occupée de la classe de grande section de l'école maternelle de la Contrie. J'avais sept ans quand nous sommes arrivés à la Contrie et j'y ai fait presque toute ma scolarité. Notre vie se passait dans l'école car nous avons un logement de fonction qui donnait sur la cour. C'était un logement moyen avec trois chambres, une cuisine, un cabinet de toilette avec un lavabo mais sans douche.

Mon père avait une classe de garçons de cinquante élèves qu'il préparait au certificat d'étude. Il les gardait plusieurs années dans sa classe, le temps qu'ils entrent en école professionnelle. Il présentait ses jeunes aux Chantiers, à l'école Livet... A cette époque, Chantenay était un quartier essentiellement ouvrier. Il y avait des grandes familles avec huit ou dix enfants. Mon père faisait attention à la situation familiale des élèves. Il estimait que pour leur avenir, il était préférable de choisir une branche professionnelle plutôt que d'aller au lycée. Il préférait les faire évoluer dans leur milieu et pensait que les écoles de Launay ou Livet leur correspondaient bien. Ils pouvaient devenir ingénieurs.

Il avait d'excellents résultats pour certains de ses élèves. Dans sa classe, on entendait les mouches voler. Il était sévère mais juste.

Avec trois enfants, ma mère avait beaucoup de travail. Elle avait soixante-dix élèves. Le soir, il fallait préparer les cahiers pour le lendemain, mettre les tampons qui représentaient des figurines que les élèves coloriaient, écrire les premières lettres de l'alphabet sur les premières lignes.

Les parents venaient souvent à la maison. Des anciens élèves venaient demander conseil à mon père, pour leurs enfants. Ils en avaient gardé un bon souvenir et ils lui faisaient confiance. Ma mère montait et descendait les escaliers constamment. Il n'y avait pas de téléphone alors les gens se déplaçaient. Ça faisait partie de la vie de quartier. »

Yvonne L

L'école pendant la guerre

► « L'école a été réquisitionnée dès les premiers jours de l'Occupation. Il y avait des troupes et des camions dans la cour. Quand les Allemands sont arrivés, ils ont voulu sympathiser. Ils ont sonné chez nous et ont dit à mon père : « La guerre est finie... tous amis ! ». Et mon père qui avait les mains derrière le dos a répondu : « Non, la guerre ne fait que commencer ! ». L'autre Allemand a pâli, on se demandait ce qui allait se passer. Il y a eu un moment d'hésitation mais cela s'est arrêté là. On nous avait imposé un officier dans la maison. Il nous faisait de grandes amabilités, il voulait manger avec nous mais il n'en n'était pas question ! Mon père n'a jamais accepté l'Occupation et il est entré tout de suite dans la Résistance.



Nous avons pu rester dans le logement de fonction ce qui était important pour mon père parce qu'il parlait allemand et il pouvait se renseigner sur les mouvements de troupes. Il était très discret et ma mère préférait ne rien savoir pour se protéger. Il a été arrêté à la maison en juin 44. Quand il est revenu en 45, les gens du quartier sont venus le chercher avec nous à la gare. » **Yvonne L**

► « Le père Luce était un bon instituteur. Les élèves marchaient droit avec lui. Pendant la guerre, il nous donnait des cours chez lui. Mon père le lui avait demandé car il n'y avait plus d'école à un moment. Quand il a été arrêté et déporté par les Allemands, c'est madame Luce qui a pris le relais. C'était presque des cours particuliers. » **René P**

► « Je suis allée à l'école de la Contrie à neuf ans, en 1938. Je n'y suis pas restée longtemps car l'école a été occupée par les Allemands. Ils avaient peint toute l'école en noir. Avant la guerre, on s'était entraîné à évacuer l'école. La sirène sonnait et tout le monde descendait les marches quatre à quatre. Ça nous entraînait mais on était quand même marqué par ça. » **Lucie**

De l'amicale des anciens élèves à l'amicale laïque Contrie-Durantière

► « Avant la guerre, mon père a créé une amicale des anciens élèves de l'école. Comme activités, il y avait du basket, du cross le dimanche matin, de la gymnastique avec des barres parallèles, du théâtre et un petit orchestre dans lequel je jouais du violon. Mon père a également ouvert une bibliothèque dans l'école pour les gens du quartier. Il achetait les livres à la salle des ventes, car c'était moins cher, et il les couvrait

lui-même avec du papier Kraft. La bibliothèque comptait six mille volumes et avait un répertoire très varié pour les adultes. » **Yvonne L**

► « Après la guerre, les parents d'élèves de la Contrie ont créé une Amicale laïque. Comme activités, il y avait du théâtre dans la cantine qui avait une estrade, une bibliothèque, de la danse bretonne et du volley-ball. C'était les frères Brachu, Jojo et son frère, qui s'occupaient du volley. L'amicale organisait aussi un bal dans la cantine et des kermesses dans la cour de l'école.

Tous les ans, on participait à la fête de la jeunesse qui rassemblait toutes les amicales laïques de Nantes. On partait du marché de Talensac pour aller au stade de Malakoff. On était habillé en tee-shirt et short blanc. On marchait en rang et au pas, presque comme à l'armée. Dans le stade, on faisait des mouvements de gymnastique. C'était une sortie pour les enfants et pour les Nantais qui venaient nous voir.

J'ai fait pas mal d'activités avec l'Amicale parce qu'il n'y avait rien d'autre dans le quartier. Tous les ans, avec les copains, on apportait les cartes aux amicalistes. Quand je suis revenu de l'armée en 1963, j'ai repris les activités. On ne faisait plus les entraînements de volley dans la cour de l'école parce que c'était goudronné. Jojo Brachu avait réussi à avoir la salle des Dervallières qui était toute neuve. On faisait de l'athlétisme là-bas aussi mais avec les copains, on le faisait plutôt en dilettante. C'était histoire de sortir et de se retrouver. »

Jacques P

Souvenirs d'enfance

► « J'ai fréquenté l'école de la Contrie pratiquement toute ma scolarité. J'y allais à pied avec toutes les copines de l'avenue de Thoiry. Il y avait une bonne ambiance dans cette école. Je me souviens que le sarrau était obligatoire. C'était une blouse que l'on retirait vite en arrivant le soir parce qu'il ne fallait pas la salir pour la remettre le lendemain. Et il fallait qu'elle dure aussi. On était toutes coiffées à la Jeanne d'Arc, avec des galoches dans les pieds et des chaussettes. On avait toutes à peu près la même tenue. Pour l'école des filles, il n'y avait que des institutrices. Elles étaient extraordinaires. Comme c'était un quartier ouvrier, pas très riche, les instituteurs voulaient nous sortir de là, nous faire travailler. C'était des braves gens qui travaillaient avec passion. »

Jeannine

► « Après la guerre, je suis revenue à l'école de la Contrie où je suis restée jusqu'à mes douze ans. Je suis allée en 6^{ème} ensuite mais je me souviens que les institutrices de la Contrie n'étaient pas pour que les élèves aillent au collège. Ils gardaient longtemps les élèves. Il y en a beaucoup qui passaient leur certificat d'études à quatorze ans et qui partaient ensuite travailler. » **Colette**

► « Je suis allé à l'école de la Contrie-Durantière de 1945 à 1957. Il y avait beaucoup d'enfants parce que ça venait de la Crémeterie, du boulevard de la Solidarité, de la Durantière, de la route de Saint-Herblain et de la Croix Bonneau. Ça venait de partout ! A la Crémeterie, il y avait beaucoup de familles nombreuses qui vivaient dans les baraquements. Quand j'ai commencé l'école en 1945, l'école était toute neuve parce qu'avant la guerre elle n'avait pas beaucoup servi. La cour était encore en terre mais c'était une école moderne pour l'époque. Il y avait une infirmière à plein temps et des douches. La samedi matin, on allait se laver à l'école. Je me souviens du directeur, monsieur Luce qui n'était pas commode. Il était gentil mais il nous faisait peur. Il faut dire que l'on était beaucoup de garçons et comme on était nombreux dans les classes, il fallait nous tenir. Pour aller à l'école il ne fallait pas avoir peur parce qu'il n'y avait que des champs et des arbres et ce n'était pas éclairé. La route ce n'était que des ornières. Mais souvent c'était ma maîtresse d'école qui m'emmenait à vélo sur son porte-bagage. » **Jacques P**



14 / La Durantière : un nouveau quartier de l'Entre-Deux-Guerres

Au cours des années 30, la municipalité Cassegrain étudie le plan d'aménagement, d'embellissement et d'extension de la ville de Nantes. Dans le cadre de cette étude, un plan des lotissements est dressé en 1934. Ce dernier met en évidence l'importante urbanisation du quartier de la Durantière due au lotissement de nombreux terrains jusqu'alors exploités par des maraîchers.

Les plans d'aménagement, d'embellissement et d'extension des villes et villages de France ont été créés par la loi du 15 mars 1919, dite loi Cornudet, modifiée en 1924. Laissé à l'initiative privée, le lotissement de nombreux terrains à proximité des zones agglomérées ou en périphérie, sans contrôle ni raccordement à un plan d'ensemble, caractérise l'extension urbaine au début du 20^e siècle. Les pouvoirs municipaux ne pouvaient intervenir que sur les équipements et la voirie publique. La loi Cornudet avait donc pour objet d'organiser le développement cohérent des villes. Au titre de l'extension, le nouveau régime des lotissements doit permettre d'en contrôler les conditions de viabilité et d'assainissement.

L'urbanisation des terrains implantés de part et d'autre du chemin de la Durantière va être le fait d'un promoteur, Alfred Ollive, qui ouvre au lotissement une vaste propriété autour du vélodrome du Petit-Breton dont il est le propriétaire. En 1924, il soumet à l'approbation préfectorale pour le compte d'un maraîcher du quartier, Louis Henri Bécél, un lotissement compris entre le chemin de la Brancheoire, la rue du Corps de Garde, le chemin de la Durantière et le chemin du Tertré. Les avenues de la Petite-Reine, Petit-Breton, Jean-Bouin et l'avenue de la Durantière (qui deviendra la rue Baptiste-Marcet en 1965) sont alors ouvertes. L'inauguration, la même année, du stade vélodrome Petit-Breton explique les trois noms de rues dédiés au sport. Quatre ans plus tard, le même promoteur présente, pour son propre compte, un dossier de lotissement compris entre le chemin de la Durantière et la route de Saint-Herblain. Approuvé le 28 septembre 1928, ce lotissement donne naissance à un nouveau quartier qui se déploie autour des avenues de Genève, de Thoiry, de Floride et de Lausanne, voies privées nouvellement ouvertes pour desservir la centaine de nouvelles maisons.



Un quartier ouvrier

► « Le quartier autour de l'avenue de Thoiry a été construit en partie avec l'aide de la loi Loucheur. Toutes les maisons étaient de plan courant et à peu près toutes similaires. Elles étaient à angle droit avec trois ou quatre pièces. Il n'y avait ni chauffage central, ni salle de bain. Un petit appentis faisait fonction de salle d'eau. Chaque maison avait un jardin d'environ 500 m². L'avenue de Thoiry n'a pas trop bougé et ça me fait plaisir que les maisons restent. Il y avait une ambiance ouvrière dans le quartier car beaucoup d'habitants allaient travailler dans les usines du bas de Chantenay. Quand on se levait le matin, tout le monde partait au travail à vélo. Le samedi et le dimanche, les gens faisaient leur jardin ou peignaient leur maison. » **Jeannine**

► « Je suis arrivée dans le quartier à l'âge de trois ans, en 1932 quand mes parents ont fait construire une maison rue de Genève. C'était un quartier récent. Il y avait déjà quelques maisons mais il restait encore des terrains libres. Le lotissement était dans un cul-de-sac. Au bout de la rue, il y avait encore des fermes et des prés. C'étaient des familles ouvrières qui habitaient là avec, pour certaines, cinq ou six enfants. Il y avait même une famille dans le fond de la rue qui en avait douze.

Pour la construction de la maison, mes parents avaient pris un architecte et un entrepreneur italien qui s'appelait Mazeri. Dans la cuisine, il avait mis du granito qui faisait comme de la mosaïque. Notre maison était modeste. Il y avait deux chambres, une pour ma grand-mère qui habitait avec nous et une pour mes parents. Moi, je dormais dans la chambre de ma grand-mère.

Il y avait une cuisine mais pas de salle de bain. L'eau courante était installée et pour les waters, il fallait vider une cuve. Pour la toilette, c'était à l'évier mais il n'y avait pas d'eau chaude. Par contre, on avait l'électricité. Tout le monde ne l'avait pas mais quand notre maison a été construite, l'installation était prévue. Au début on n'avait que la cuisinière pour se chauffer alors on laissait les portes ouvertes pour les chambres. Des cheminées avaient

été prévues dans les chambres mais comme mes parents venaient de faire construire, au début, ça tirait dur ! Après, ils ont acheté et installé une salamandre émaillée pour chaque chambre. Derrière, il y avait un petit jardin qui donnait sur les fermes à l'emplacement de la plaine de jeux de la Durantière. » **Lucie**

► « La Durantière a toujours été un quartier très calme et très familial. En 1930, mon père a construit la première maison neuve du lotissement de l'avenue de la Durantière qui est devenue ensuite la rue Baptiste-Marcet. Il l'a faite pratiquement seul avec l'aide de collègues. L'avenue Emile-Bardoult est le dernier lotissement construit dans le quartier. Beaucoup de personnes ont bénéficié de la loi Loucheur et ont pu faire de belles maisons. Maintenant tout se revend. Des jeunes familles arrivent et rénovent. Avant, c'était un quartier ouvrier, tout le monde se connaissait très bien. Dans l'avenue de la Durantière, on se réunissait une fois par an pour refaire l'avenue qui n'était pas encore goudronnée. Le maçon en bas de l'avenue amenait tous les matériaux et on se mettait tous au travail. Le soir, tout le monde venait au café de la Terrasse et c'était la petite fête. » **Huguette**





La Durantière pendant la guerre

► « Les Allemands logeaient dans les maisons du quartier. Ils visitaient et s'il y avait des chambres libres, ils réquisitionnaient. Nous, on en a eu deux à tour de rôle... Comme on n'avait pas encore d'enfant, ils ont occupé une petite chambre. Le premier était un jeune officier. Il ne demandait pas à être là. Il venait avec nous et nous parlait de sa famille. Après, on en a eu un plus âgé, un lourdaud qui ne souhaitait pas du tout nous fréquenter. » **Simone**

► « Pendant les bombardements, nous n'avons pas eu de dommages vraiment importants. Des vitres, des toitures ont implosé mais il n'y a pas eu de maisons complètement détruites. Par contre, comme il y avait les batteries de canons des Allemands dans le terrain derrière chez nous, vingt-huit bombes sont tombées dessus pour les abattre. Comme ce n'était que des champs, il n'y a pas eu de gros dégâts. Après les bombardements, on a hébergé de la famille qui habitait dans le bas de Chantenay. On a même eu des réfugiés belges. On a eu jusqu'à une trentaine de personnes à coucher chez nous ! » **Huguette**

Les commerces

► « Il y avait beaucoup de petits commerces de proximité dans le quartier. Au bout de l'avenue de Floride, il y avait une épicerie. Je me souviens de l'épicière avec son tablier super blanc, impeccable, qui vendait le melon à la tranche. Le beurre, c'était au poids. A cette époque, la balance marchait beaucoup. En face de cette épicerie, il y avait une mercerie, qui a été démolie récemment, où l'on trouvait tout

ce que l'on voulait. Il fallait aller tous les jours ou tous les deux jours à l'épicerie et à la boucherie parce que les gens n'avaient pas de frigo. Ils avaient un garde-manger mis dans un endroit frais. Les légumes venaient du jardin. Quand on voulait du poisson, il y avait un poissonnier ambulant qui passait « A la fraîche, à la fraîche, les sardines ! ». Parmi les marchands ambulants, il y avait aussi un gars qui ramassait les peaux de lapins. Ça existait dans tous les quartiers. Tout le monde élevait des lapins et des poules. Quand on tuait un lapin, on gardait la peau et on mettait de la paille. Le marchand de peaux passait les récupérer et il revendait ça à des tanneries en bordure de Loire. Ça finissait en superbe écharpe ! » **Jeannine**

► « Deux ou trois fois par an, des fêtes foraines étaient organisées par les commerçants du quartier. Il y avait un manège pour enfants, des auto-tamponneuses et le tape-cul sur la place du Repos de Chasse. Des baraques de commerçants, avec toutes sortes de choses étaient installées tout le long de la rue de la Petite Reine. C'était très animé. » **Huguette**

► « Il y avait les marchands ambulants qui passaient dans le quartier. Je me souviens du marchand de café « Caïfa » qui faisait épicerie. Un marchand de poissons passait toutes les semaines et l'été, le marchand de sardines passait tous les jours. Les fermières livraient le lait avec leurs bidons et la boulangère de la rue de la Convention passait avec une charrette et son chien qui l'aidait à tirer parce que, quand c'était plein, c'était lourd avec les pains de trois et de six livres.

L'hiver, on prenait un sac au marchand de charbon qui venait toutes les semaines. Quand les marchands arrivaient, ils avaient une corne La marchande de sardines, on l'entendait de loin et dès qu'un voisin l'entendait, il sortait prévenir tout le monde. On se précipitait dans la rue et c'était des occasions de se parler. Il y avait le marchand qui passait récupérer les peaux de lapins. Il criait : « Marchand ! Peaux de lapins et guenilles » parce qu'il ramassait les guenilles aussi. Il enfilait les peaux de lapins sur un morceau de bois et il portait ça sur son dos. » **Lucie**

► « Avenue de la Durantière, il y avait une charcuterie, une boucherie et la boulangerie qui donnait sur la place où il y avait le café du Pigeon Bleu qui faisait dancing et restaurant. La plupart de ces petits commerces ont disparu quand un Leclerc a été ouvert le long de la Crémetterie, boulevard du Tertre, vers 1962 ou 1963. C'était le premier sur Nantes. » **Huguette**

Le café de la Terrasse et l'Amicale des boulistes de la Durantière

► « Mon grand-père Fruchaud a acheté le café de la Terrasse et c'est lui qui a ouvert le jeu de boules en 1935. Il a ensuite ouvert une épicerie dans le café. Les gens du quartier pouvaient venir danser aussi car il y avait une salle de dancing. C'est d'ailleurs dans ce dancing que mes parents se sont rencontrés. C'est ma grand-mère qui tenait le café dans la journée parce que mon grand-père travaillait aux chemins de fer. Le café a été vendu dans les années 50 à madame Bardoult. » **Solange**

► « Nous tenions le café de la Terrasse, rue Baptiste-Marcet. On ouvrait tous les jours. Avec le jeu de boules, l'épicerie et le café, il y avait du rassemblement chez nous. Les femmes rejoignaient les maris qui jouaient aux boules et le soir, on faisait une petite fête. On sortait des petits gâteaux sur la table et des fois, on mettait des sandwiches quand ça durait trop longtemps. Chacun chantait sa petite chanson. Il y a même eu une chanson écrite sur le café de la Terrasse :

« Dans le vieux Chantenay, je connais un petit coin, un oasis, un vrai coin du paradis.

Loin des gens rupins, tous copains, pas de souci, pas d'ennuis, nous trinquons et tout s'oublie.

Pas besoin d'y prendre de vacances, inutile de changer d'air, dès que l'été recommence, sa campagne nous offre sa cure d'air.

Ah, qui ne connaît la Durantière, la connaît, c'est admettre qu'il n'y a pas de coin plus charmant, accueillant, simple et reposant.

L'été, les d'moiselles s'y promènent, sans toilette mais coquettes. Et les garçons, petits et grands, s'y baladent en short blanc.

Mais, je n'oublierais pas, non ma foi, d'y vous nommer, d'y vous chanter la gloire de notre quartier.

Dans un petit café, vous verrez pour la joie des papas, pour le plaisir des vieux gars, on ne joue pas à la roulette, il n'y a pas de bakara.

Mais on a le cœur en fête, venez-y et vous verrez pourquoi.

Quand les champions de la Durantière prennent leurs boules, faut qu'ça roule.

Ils vous envoient des coups de talons, non de non, ça se bat pour de bon.

Quand la bataille est terminée, on discute sans dispute, tout en buvant du p'tit vin doux de la cave à M'dame Bardoult. » **Huguette**

► « Je suis président de l'amicale des boulistes de la Durantière depuis 1980. J'ai découvert la boule nantaise avec un oncle qui jouait au café de la Terrasse le dimanche. A l'époque, les hommes jouaient le dimanche après-midi et les femmes venaient chercher leur mari le soir. C'était très convivial. J'ai commencé à pratiquer ce sport en 1967. J'ai appris petit à petit et à partir de 1969, j'ai commencé à faire des compétitions.



L'amicale a été créée en 1935 par monsieur Fruchaud et on a toujours joué au café de la Terrasse. Le jeu de boules est le même aujourd'hui qu'à l'origine. On a juste fait quelques rénovations. Le jeu est ouvert tous les après-midi de la semaine. Avant, on venait le samedi matin se faire quelques parties entre copains. Il y a tout le temps des joueurs l'après-midi ici. Ce sont beaucoup de jeunes retraités.

IlyadixjeuxdeboulesàNantesetdixamicalesquisontréunies en fédération et qui comptent six cents à sept cents adhérents. Il y a trente ans, c'était plus de mille joueurs ! Les gens jouaient beaucoup aux boules, surtout les anciens. Ça reste encore un jeu populaire. La Fédération organise cinq concours dans l'année qui durent cinq semaines. Quand le concours se passe ici, il faut prendre les inscriptions et tout gérer. Les parties commencent à 14 h et ça peut durer jusqu'à 21 h. Comme je suis président, je passe beaucoup de temps ici surtout au moment des concours. Les boules nantaises se jouent toujours en intérieur car comme la piste est incurvée ce serait impossible dehors à cause des intempéries. Il y a des boules rouges et vertes en plastique mais à l'origine elles étaient noires et blanches car elles étaient fabriquées en bois. Elles étaient mises à tremper pour ne pas qu'elles se fendent. Il y avait donc les boules noires en couleur naturelle et les blanches étaient obtenues avec une crème que l'on mettait dessus. Depuis une trentaine d'années, elles sont rouges et vertes mais pour le jeu on les appelle encore noires

et blanches. Quand les joueurs jouent en individuel c'est-à-dire un contre un, ils ont six boules chacun. Quand c'est le concours de fédérations, ils jouent par équipe de trois, ils ont donc deux boules chacun. Dans chaque équipe, il y a un premier, un deuxième et un capitaine qui forme son équipe. Le but, c'est d'aller au plus près du petit. » **Roger**

Le garage du vélodrome

► « En 1932, mon père a acheté le garage du vélodrome qui se situait au 49, rue du Corps de Garde. A l'époque, il y avait beaucoup de courses au vélodrome et les spectateurs qui venaient à vélo pouvaient le garer dans le garage. Quand mon père a repris l'établissement, il y avait encore les numéros sur des planches en bois avec un crochet. Il y avait tout un système pour accrocher les vélos en haut et en bas du mur.

Quand mon père a repris le garage, il a voulu représenter la marque Citroën. En 1935, il vendait déjà des voitures. Un ouvrier et un apprenti travaillaient avec lui. Il y avait beaucoup de travail de mécanique et les pièces étaient fabriquées sur place. Il y avait un tour et une forge qui servait aussi de chauffage. C'était vraiment des mécanos, ils savaient tout faire. C'était les gens du quartier qui amenaient leur voiture dont beaucoup de maraîchers qui apportaient leur camion, leur charrue, leur motoculteur...

Mes parents se sont mariés en 1935 et ma mère, qui était secrétaire, a quitté son travail pour venir travailler avec mon père. En 1939, il a été mobilisé. Ma mère a continué un petit peu tant qu'elle a pu avoir de l'essence car c'était un garage à essence avec la pompe à l'intérieur. Ensuite, le garage a été réquisitionné par les Allemands.

En revenant de la guerre, mon père a voulu agrandir mais malheureusement, il n'a pas eu le temps de le faire car il est décédé en 1957. Ma mère a eu le courage de reprendre l'affaire et c'est elle qui a agrandi le garage. A ce moment, j'étais infirmière et au bout de dix ans de métier, j'ai décidé, à trente ans, de rejoindre ma mère. Je suis donc partie en stage pour apprendre le métier. Pendant un mois, je suis allée chez les pétroliers pour connaître les carburants, les lubrifiants...

Ensuite, je suis allée chez Citroën faire un stage de vente ce qui m'a permis d'apprendre ce qu'était une voiture ! Et finalement, c'est un métier qui m'a passionnée. A l'époque, ce n'était pas une profession facile pour des femmes car c'était un milieu très macho.

Ma mère a travaillé au garage jusqu'en 1994, elle avait quatre-vingt-un ans. Et moi, j'ai arrêté en 1996 parce qu'on est venu acheter mon affaire. On avait une clientèle très variée. Il y a des clients qui nous apportaient des fleurs, des haricots verts. Certains n'étaient pas toujours faciles, ils avaient du mal à accepter que le garage soit tenu par des femmes. Ils ne pensaient pas qu'elles pouvaient s'y connaître en voiture. » **Evelyne**



15 / Le collège de la Durantière

L'ouest de Nantes connaît une forte poussée urbaine, entre les années 50 et 70, avec l'émergence de grandes cités HLM : les Dervallières, le Breil-Malville, la ZUP de Bellevue ou encore la cité, plus modeste, de la rue de la Convention. La construction d'équipements scolaires supplémentaires s'impose. En février 1970, le conseil municipal ouvre une enquête en vue d'implanter entre la rue Baptiste-Marcet, la rue de la Durantière et le boulevard du Tertre, un CES susceptible d'accueillir mille-deux-cents élèves et quatre-vingt-dix enfants en sections d'éducation spécialisées. Ce nouvel établissement ouvre ses portes en septembre 1973. La baisse des effectifs au cours des années 80 va permettre l'accueil des élèves handicapés du collège de la Géraudière, à partir de 1988.



► « Le premier collège pour l'accueil des élèves handicapés est né en 1968 dans l'école primaire de la rue Fellonneau. En 1969, nous avons récupéré les baraquements du collège provisoire de la Géraudière, rue des Landes. Ces locaux ont été aménagés pour les rendre accessibles aux handicapés. L'établissement est alors devenu une annexe du collège de la Géraudière, qui, lui, s'installait dans de nouveaux bâtiments.

La création de ce collège est le fruit d'un travail commun entre un groupe de parents et des enseignants qui souhaitaient que les enfants handicapés, ayant pu fréquenter l'école primaire puissent intégrer un collège d'enseignement général. Un partenariat a été engagé avec l'APAJH, l'Association pour Adultes et Jeunes Handicapés qui nous a apporté un énorme soutien.

Pendant longtemps, nous étions le seul collège d'enseignement général en France à accueillir des enfants handicapés et nous avons servi de modèle pour les autres établissements. En 1968, c'était une expérience nouvelle car à cette période, les handicapés étaient confiés soit au monde hospitalier ou soit au monde caritatif mais jamais à l'Éducation nationale.

En 1969, notre installation rue des Landes devait être provisoire mais nous avons dû attendre 1986 pour trouver un établissement en mesure de nous accueillir convenablement.

Le choix s'est porté sur la Durantière car à cette période, le collège connaissait une baisse démographique due au non renouvellement de la population environnante.



L'établissement était devenu trop grand pour les besoins du quartier puisqu'il pouvait accueillir mille-deux-cents élèves et qu'il n'y en avait que huit cents. Il y avait donc des locaux libres et comme l'établissement avait été bien conçu, il était facilement adaptable pour aménager des salles de plain-pied et installer un ascenseur. Pendant les deux années de travaux, certains cours ont été assurés dans l'école de la Contrie. Nous avons donc fait notre première rentrée en septembre 1988 dans un collège fréquenté à la fois par des enfants valides et des enfants handicapés.

Dès 1988, nous avons mis en place un projet commun aux deux types de classes. Tous les ans, nous emmenions tous les 6^e handicapés et une classe de 6^e ordinaire à l'étang de Vioreau, pendant une semaine. Les enfants faisaient du canoë, de l'équitation... Ce voyage permettait à la classe d'enfants valides de connaître les enfants handicapés. Et quand ils revenaient au collège, ils pouvaient dire aux autres élèves que vivre avec des enfants handicapés, ça ne posait pas de problème. » **Guy**

► « Je suis arrivée au collège pour handicapés en 1972 en tant que professeure de Français et d'Histoire-Géographie. A ce moment, l'établissement était une annexe du collège de la Géraudière. Nous étions installés dans des baraquements où l'on avait très froid en hiver et très chaud en été. Pour des élèves handicapés, ce n'était pas l'idéal mais l'ambiance était très agréable.

Quand j'ai pris mes fonctions, je n'avais aucune formation spécifique pour l'enseignement auprès d'élèves handicapés. J'étais donc un peu affolée et les débuts ont quand même été difficiles. Heureusement que j'ai pu suivre des stages mais c'était surtout pour l'enseignement auprès des malentendants. Sinon, on apprenait sur le tas. Toute l'équipe enseignante des débuts du collège a appris comme ça.

Le collège avait une centaine d'élèves avec tous les handicaps confondus. Il y avait des handicapés sensoriels, des handicapés moteurs, des cardiaques, des hémophiles, des myopathes. En somme, tous les enfants qui ne pouvaient pas suivre une scolarité dans une classe ordinaire étaient chez nous. Dans chaque classe, il y avait une dizaine d'élèves qui étaient mélangés quel que soit leur handicap. C'était un enseignement presque individualisé, il fallait s'adapter à chacun. Au bout d'un certain temps, je me suis aperçue que la principale qualité qu'il fallait avoir, c'était la patience. Il fallait souvent répéter et attendre parce que l'exécution du travail était lente. L'arrivée des ordinateurs a beaucoup facilité le travail car ce nouvel outil a permis aux élèves d'être beaucoup plus indépendants. Les horaires étaient aménagés. Parfois, on avait un temps complet avec deux classes. Il y avait une bonne ambiance. Comme nous avions peu d'élèves, il y avait des liens plus familiers.

L'arrivée à la Durantière s'est faite sans problème. Les enfants étaient contents d'avoir des locaux confortables, plus vastes et d'être un peu mêlés aux autres. Les installations étaient plus modernes. Le rez-de-chaussée était réservé aux classes pour les enfants handicapés et l'étage était pour les enfants valides qui habitaient le quartier. L'ensemble des élèves se retrouvaient à la cantine, en récréation et en gymnastique parce qu'il y avait des handicaps, comme la surdité, qui n'empêchaient pas de faire la même activité que les autres.

Le directeur de l'établissement pour les classes handicapées était monsieur Gillot. Il dirigeait l'enseignement ainsi que toute la partie médicale car les enfants recevaient des soins sur place. Il y avait des psychomotriciens, des orthophonistes, des kinésithérapeutes... Une petite piscine permettait aux myopathes d'avoir des bains tous les jours. Une psychologue était sur place également et elle nous était d'une aide précieuse. Quand les élèves avaient un coup de cafard, ils allaient la voir et quand les enseignants avaient un problème avec un élève, elle était de très bon conseil. Le personnel dédié aux soins dépendait de l'APAJH. Monsieur Gillot était une personne très dévouée qui ne ménageait pas son temps. Notre établissement était un modèle en France. Il n'existait pas d'autres structures de la sorte qui accueillaient tous les handicaps avec un centre de soins complets.

Au début, il n'y avait que des professeurs spécialisés dans les classes pour handicapés. Puis peu à peu, les professeurs « de là-haut », comme on disait, ont assuré des cours pour les deux types de classe. On était une trentaine de professeurs et on est resté pendant très longtemps la même équipe pédagogique. L'ambiance était très bonne, il y avait de la solidarité entre les collègues. On avait créé différentes petites structures avec les parents, nous étions donc assez proches. On faisait des petites fêtes avec eux, c'était très familial.

Il y avait beaucoup de dames de services qui nous aidaient. Elles faisaient le ménage, elles aidaient les enfants à se déshabiller, à manger, à partir en soin, à faire leurs devoirs

et parfois, au moment des contrôles, elles servaient de secrétaire à ceux qui avaient du mal à écrire. Elles aimaient ce travail qui les valorisait parce qu'elles se sentaient vraiment utiles auprès des enfants. Elles faisaient vraiment partie de l'équipe.

Les élèves venaient de Nantes et de ses environs mais aussi des départements voisins. Il y avait un petit internat avec un personnel spécifique pour les enfants les plus handicapés et pour les autres, il y avait des familles d'accueil. Tous les soirs, il y avait des petits camions ou des taxis qui ramenaient les élèves. Le week-end, ils rentraient dans leur famille.

Le moment fort de l'année, c'était le voyage car tous les ans nous en faisons un. Parfois, on partait cinq jours, du lundi au vendredi. On est allé dans les Vosges, dans le Massif Central, dans l'Aubrac... On partait soit avec l'ensemble des élèves handicapés, soit avec quelques classes. Il y avait une infirmière et un docteur qui nous accompagnaient.

Au départ, je ne pensais pas rester toute ma carrière. Et puis, le fait qu'il y ait peu d'élèves et le lien qui se tissait avec eux ont fait que je ne me voyais pas retourner dans un collège normal. Je suis donc restée à la Durantière jusqu'à mon départ en retraite en 1996. » **Jacqueline**



16 / Le Métallo-Sport-Chantenaysien et la plaine de jeux

Le Métallo-Sport-Chantenaysien est né en 1946 de la concertation des comités d'entreprises des anciens chantiers Dubigeon, de la Compagnie Nantaise de Réparations Navales et des Établissements Joseph Paris. La première année, les activités se limitaient à la pratique de la culture physique. L'envie de pratiquer des sports collectifs fit vite son apparition mais le club n'avait ni salle ni terrain. Les dirigeants se rapprochèrent alors du club Groupe Sportif Laïc Chantenaysien qui louait un terrain de football à la Durantière. En 1947, le bleu et le jaune deviennent les couleurs du club et un an plus tard, quatre équipes de football, trente coureurs à pied et cinq équipes de basket dont deux féminines composent le Métallo. Au cours des années 50, le site de la Durantière est aménagé. Le terrain de football est éclairé, un terrain de basket est réalisé et le 7 octobre 1956, une piste de rink-hockey en aggloméré est inaugurée. En 1958, le club compte quatre-cent-trois membres répartis entre les sections d'athlétisme, de basket-ball, de cyclisme, de football et de patinage à roulettes.



A partir des années 60, avec l'aide et l'appui des clubs sportifs, la ville de Nantes adopte le système des plaines de jeux pour subvenir aux besoins de la population nantaise. Sur une grande surface, des terrains de jeux sont aménagés pour le football, le tennis, l'athlétisme et sont mis à la disposition des clubs de quartier et des établissements scolaires. Situé en face du vélodrome Petit-Breton, l'ensemble omnisports de la Durantière a été réalisé sur l'emplacement de l'ancien terrain de football du Métallo-Sport. Les travaux, commencés en 1975, sont achevés en 1978. Le chantier fut marqué par les difficultés rencontrées au cours des terrassements, le sous-sol étant constitué de granit. Ce nouvel équipement sportif qui s'étend sur une surface de 71 800 m² comprend : une piste d'athlétisme de quatre cents mètres, trois terrains de football, une tribune de sept cents places, des vestiaires, trois courts de tennis, une piscine, une piste de roller-skating et un terrain de rink-hockey. Ces deux derniers aménagements, ouverts en 1976, sont les premiers à Nantes dédiés à cette discipline.



► « Avant, la plaine de jeux de la Durantière, il n’y avait que le terrain de foot des Métallos. D’ailleurs, on ne disait pas « La Durantière », on disait « Les Métallos ». Il y avait le terrain et un local avec deux vestiaires, une ou deux douches et la buvette. C’était crade, le sol était en terre battue. Nous, les gamins du quartier, on jouait autour sur les terrains vagues laissés en friche. Il y avait des grands murs de granit qui séparaient les propriétés. C’était plein de coins de jeux, de cachettes. J’aimais tout particulièrement un endroit au fond de ce terrain où il y avait de grands arbres. On jouait à Tarzan, on faisait de la balançoire avec des pneus, on se créait des chemins dans les ronces. Il y avait une arche dans des buissons qui était notre passage secret. Dès qu’on l’avait traversée, nous étions dans notre îlot en pleine ville. Il y avait un arbre de quatre-vingt ou cent ans. Il se trouvait en plein milieu de la piste de roller qui a été créée par la suite. Comme c’était des anciennes tenues maraîchères, il y avait des cerisiers, des pommiers, des fraises... Comme tous les enfants, on piquait des cerises. Les friches urbaines ou rurales sont les meilleurs terrains de jeux et d’aventures pour les enfants. On s’approprie le milieu, on invente avec peu de choses.

Le club Métallo-Sport-Chantenaysien a été créé en 1946 par les comités d’entreprises de Paris, Dubigeon et la Nantaise de réparations navales. Comme activités, il y avait le football, le basket, l’athlétisme, la pétanque, le tennis et la section du roller qui était la plus importante avec trois cents adhérents. L’histoire du roller à Nantes a commencé avec deux frères catalans, Horace et Herminio

Flores, réfugiés politiques qui ont mis ce sport à la portée de tous en créant des clubs de rink-hockey. A Nantes, ils ont apporté le roller nouvelle version c’est-à-dire version populaire et ils l’ont fait connaître aux ouvriers nantais. C’est l’ACBL (Association Sportive Ateliers Chantiers de Bretagne-Loire) qui a créé la première section roller en 1946.

La piste de roller de la Durantière était la première, au niveau national, construite par une municipalité. Elle faisait 160 mètres avec des virages relevés. La piste était connue dans le milieu et elle a drainé beaucoup de monde. Quand j’ai vu les premiers entraînements sur cette piste, je me suis dit que c’était un sport pour moi. J’ai donc pris une licence au Métallo. J’ai rencontré Maurice Grouhan qui travaillait aux Établissements Paris. C’est avec lui et les entraîneurs que j’ai commencé la compétition. J’avais des résultats et j’ai été champion d’Europe. En 1988, j’ai fait la traversée de l’Australie en rollers. Ensuite, j’ai travaillé comme animateur sportif pour la Ville de Nantes dans les écoles de la Contrie, du Plessis-Gautron et Jean-Zay où j’ai développé cette pratique.

J’ai quitté le Métallo en 1985 et la section roller du Métallo a cessé vers 1997. Depuis, la piste de roller a été condamnée. Un tas de terre mis dessus empêche son utilisation. Cette piste est bien conservée malgré tout et elle pourrait être réaménagée en y incluant des modules pour le skate, les trottinettes, les vélos. Il y a un beau projet à faire. Ça pourrait être un lieu de proximité, un lieu et un équipement accessible à tous. » **Nordine**

Crédits photographiques

Première de couverture :

Construction d’un réservoir d’eau à la Contrie - élévation et coupe, façade principale - décembre 1901 (Archives municipales de Nantes - N3C7D5) / Visite du chantier de construction du réservoir d’eau de la Contrie en 1904 (AMN - 26Fi975)

Dernière de couverture :

Course derrière moto au vélodrome Petit-Breton en 1971 (collection La Pédale Chantenaysienne) / Mariage de Louis Melot et de Maryvonne Binotte, chemin du Bouillon, en 1960 (collection Chantal Arbert)

p.2 - Résidence « Le Colombier », rue de la Contrie, en 2010 (AMN) / **p.3** - Le manoir de l’amiral de Penfentenyo pris depuis la tour de guet des Dervallières en 1967 (collection Maryvonne Boulvert) / Communion dans la propriété de l’amiral de Penfentenyo en 1952 (collection madame Leday) / La tour de guet des Dervallières à l’entrée de la rue de la Contrie en 1956 et le manoir de l’amiral de Penfentenyo en arrière-plan. (AMN - 25Fi1876) / **p.4** - Site de l’ancienne carrière Barré entre l’avenue des Palombes et des Tourterelles en 2010 (AMN) / **p.5** - Vue aérienne des dernières carrières exploitées à la Contrie entre le boulevard Jean Ingres en cours de construction et la rue de la Contrie en 1956 (AMN - 30Fi492) / Carrière Gaillard située entre la rue de la Contrie, la rue du Bouillon et l’actuelle rue Marcel Planiol en 1931 (AMN - 13Fi77) / Plan de la ville de Chantenay sur Loire en 1905 dressé par R. Chauvin, architecte-voyer, sous l’administration du maire Paul Griveaud (AMN - 1Fi1245) / **p.6** - Bâtiments d’exploitation de la carrière Charrière pris depuis le deuxième réservoir en 1938 (AMN - 13Fi258) / Le jardin pris depuis la façade nord de la propriété Morisson et les anciens bâtiments d’exploitation de la carrière Barré en 1956 (collection famille Morisson) / **p.7** - Façade ouest de la propriété Morisson au 102, rue de la Contrie en 1955 (Collection famille Morisson) / **p.8** - La rue Raoul Dufy prise depuis la façade nord de la propriété Morisson en 1956 (collection famille Morisson) / Façades sud et est de la propriété Morisson au 102, rue de la Contrie en 1955 (Collection famille Morisson) / **p.9** - La rue de la Contrie en 2010 prise depuis le boulevard Jean Ingres (AMN) / **p.10** - La tour de guet des Dervallières à l’entrée de la rue de la Contrie au début du 20^e siècle (carte postale - collection particulière) / Epicerie de madame Leday en 1949, située rue de la Contrie à droite de l’entrée de la propriété de l’amiral de Penfentenyo (collection madame Leday) / Vieille maison située à l’entrée de la rue de la Contrie à l’emplacement de l’actuel bureau de poste, en 1959 (collection Luce Legendre) / Le Café des Sports tenu par Madame Martin, rue du Corps de Garde, en 1939 (collection Colette Briand) / **p.11** - La place Oradour sur Glane, la rue de la Prière et la rue de la Contrie en 1955 (AMN - 25Fi1686) / **p.12** - La droguerie Martin en 1950 située au 52, rue du Corps de Garde (collection Colette Briand) / La boulangerie à l’entrée

de la rue de la Contrie et la tour de guet des Dervallières en 1956 (AMN - 25Fi1874) / **p.13** - La rue de la Prière au début des années 60 (AMN - 35Fi73) / **p.14** - Construction du bureau de poste de la Contrie en 1962 (AMN - 25Fi3471) / Course de vélo à l’entrée de la rue de la Contrie dans les années 30 (collection Solange Minguet) / **p.15** - Vue aérienne des réservoirs d’eau de la Contrie en 1992 (AMN) / Construction du château d’eau en 1934 (AMN - 13Fi67) / **p.16** - Le château d’eau et le premier réservoir en 1935 (AMN - 13Fi70) / Construction du deuxième réservoir d’eau en 1937 (AMN - 13Fi220) / **p.17** - Construction du premier réservoir d’eau, réalisation des voûtes, en 1903 (AMN - 26Fi1087) / **p.18** - Les jardins familiaux de la Contrie en 2010 (AMN) / **p.19** - Vue aérienne des tenues maraîchères autour des réservoirs d’eau de la Contrie en 1956 (AMN - 30Fi491) / Entrée de la tenue Potiron et maison de la tenue Mélot, chemin du Corps de Garde, en 1955 (AMN - 25Fi587) / **p.20** - Les tenues de Henri Turpin et de René Paud, chemin du Champ Lucet, en 1936 (AMN - 13Fi188) / Le jardin de René Paud, au Champ Lucet, en 1960 (Collection Maryvonne Boulvert) / Madame Paud et un de ses enfants au Champ Lucet, posant devant deux rangées de petits pois de Chantenay, en 1942 (collection Maryvonne Boulvert) / **p.21** - René Paud dans sa vigne au Champ Lucet en 1960 (Collection Maryvonne Boulvert) / **p.22** - La tenue de Henri Paud, au Châtaignier, photo de famille vers 1955 (Collection Maryvonne Boulvert) / **p.23** - La maison et le réservoir d’eau de la tenue de Pierre Potiron au Champ Lucet dans les années 50 (Collection Maryvonne Boulvert) / **p.24** - Cueillette du muguet en 1969 chez Francis et de Jeanne Arbert à la Maison Blanche (collection Chantal Arbert) / Jeanne Arbert au Champ de Mars en 1969 (collection Chantal Arbert) / Confection des bouquets de muguet en 1969 chez Francis et Jeanne Arbert à la Maison Blanche (collection Chantal Arbert) / **p.25** - Inauguration des jardins familiaux de la Contrie par Alain Chénard en 1981 (AMN - 20Fi4484) / Les jardins familiaux de la Contrie en 1995 (collection Jean et Madeleine Borde) / **p.27** - Les jardins familiaux de la Contrie en 1981 (AMN - 20Fi4487) / **p.28** - La cité de la Chevasnerie, boulevard de la Solidarité, en 2010 (AMN) / **p.29** - La cité de la Chevasnerie en 1938, prise depuis le deuxième réservoir (AMN13Fi254) / **p.30** - La rue du Bouillon depuis la place du Repos de Chasse en 1956 (AMN - 25Fi 1676) / Projet de cité à la Chevasnerie, plan d’ensemble réalisé par Henri Fleury en 1931 (AMN - HBM - carton 7, non coté) / **p.31** - L’église Sainte-Jeanne d’Arc en 2010 (AMN) / **p.32** - Bénédiction de l’église Sainte-Jeanne d’Arc le 18 décembre 1938 par Monseigneur Villepelet (collection Lucie Lanoë) / Défilé de communiant, chemin du Bouillon, en 1958 (collection famille Morisson) / Communiant sortant de l’église Sainte-Jeanne d’Arc en 1958 (collection famille Morisson) / Mariage de René Guillou et de Lucienne Lechat, chemin du Bouillon, en 1954 (collection Chantal Arbert) / **p.33** - Joseph Ollivaud et un groupe de garçons du patronage posant devant l’église à la fin des années 40 (collection la cure de Sainte Jeanne d’Arc) / **p.34** - Le patronage des garçons en 1957 (collection famille Morisson) / Parade de la kermesse de la paroisse Sainte-Jeanne d’Arc, rue du Bouillon, au début

des années 60 (Collection Georges et Andrée Souzeau) / **p.35** - Camp d'adolescents des « Vikings » à Mesquer sur la plage de Kerdandec, en 1969 (collection Chantal Arbert) / Camp d'adolescents des « Vikings » à Mesquer sur le terrain de Kerdandec, en 1969 (collection Chantal Arbert) / La base nautique des « Vikings » à la Jonelière en 1968 (collection Chantal Arbert) / **p.36** – Colonie de filles de la paroisse Sainte-Jeanne d'Arc à Vieillevigne en 1944 (collection Lucie Lanoë) / Classe de l'école de filles de Sainte-Jeanne d'Arc dans les années 50 (collection Chantal Arbert) / L'école Marcel Callo en 2010 (AMN) / **p.38** - L'ancien cinéma « Le Pax » en 2010 (Équipe de quartier Dervallières-Zola) / Programme du ciné-club « Pax » du 17 janvier 1962 (collection Maryvonne Boulvert) / **p.41** – Dernière messe célébrée dans l'église Sainte-Jeanne d'Arc, le 28 juin 2009 (collection Jean-Paul Leray) / La fête des peuples, église Saint-Laurent des Dervallières, en 2009 (collection Jean-Paul Leray) / **p.42** - Les HLM de la Contrie entre la rue de la Contrie et la rue du Bouillon en 2010 (AMN) / **p.43** - Les HLM de la Contrie, jardins et façades arrière des maisons-doubles, rue du général Laperrine, à la fin des années 50 (AMN) / Les HLM de la Contrie, rue de la Contrie, en 1955 (AMN – 25Fi1689) / **p.44** - Les HLM de la rue du Cormier depuis la rue du Branchoire (actuelle rue Maurice Garin) en 1955 (AMN – 25Fi583) / Extrait du plan de la Ville de Nantes et banlieue réalisé en 1960 (AMN - 1Fi 2729 et 2730 assemblés) / **p.45** - Le stade Michel Audrain en 2010 (AMN) / **p.46** - Équipe de poussins du club de la Mellinet en 2003 (collection Amédée et Patricia Legal) / **p.47** - Les locaux de l'Association pour la Formation Professionnelle des Adultes, rue Paul Bert, en 2010 (AMN) / **p.48** - En-tête de lettre de la chocolaterie Amieux en 1955 (collection Gisèle Braban) / Vue aérienne de la chocolaterie Amieux, façade donnant sur la rue des Renardières, en 1930 (collection Luce Le Pocreau) / **p.49** - Stand de l'entreprise Amieux au Champ de Mars pendant la foire commerciale de Nantes en 1954 (collection Gisèle Braban) / **p.50** - Les locaux de l'Union Départementales des Associations Familiales, rue Paul Bert, en 2010 (AMN) / **p.51** - Pavillon des femmes du sanatorium de Nantes vers 1910 (collection Lucie Lanoë) / Pavillon des hommes du sanatorium de Nantes vers 1910 (collection Lucie Lanoë) / **p.52** - Vue aérienne de l'hôpital Laënnec au début des années 70 (collection Micheline Le Gouallec) / **p.53** - Le vélodrome Petit-Breton en 2010 (AMN) / **p.54** - Course de stayers au vélodrome Petit Breton en 1932 (collection La Pédale Chantenaysienne) / Ticket d'entrée du Stade-Vélodrome Petit Breton de 1926 (AMN – R3C2D7) / **p.55** - Les frères Bautru en 1938 (collection La Pédale Chantenaysienne) / Remise de maillots devant le magasin de Georges Bautru, rue de la Montagne, en 1974 (collection La Pédale Chantenaysienne) / Affiche « Grande soirée Bernard Hinault », 1978 (collection La Pédale Chantenaysienne) / **p.57** - École primaire de la Contrie en 2010 (AMN) / **p.58** - Construction du groupe scolaire de la Contrie en 1936 (AMN – 13Fi1063) / Le groupe scolaire de la Contrie en 1937 (AMN – 13Fi968) / Cour de récréation de l'école primaire de la Contrie en 1937 (AMN – 13Fi964) / **p.59** - Kermesse du groupe scolaire de la Contrie en 1951 (collection Maryvonne Boulvert)

/ **p.60** - Classe de filles de l'école primaire de la Contrie en 1940 (collection Gisèle Braban) / Classe de 7^{ème} (CM2) de l'école de filles en 1951 (collection Maryvonne Boulvert) / **p.61** - Cantine du groupe scolaire de la Contrie en 1937 (AMN – 15Fi853) / **p.62** - Maison « Le grand R – 1932 », accolée au café de la Terrasse, rue Baptiste-Marcet, en 2010 (AMN) / **p.63** - Plan des lotissements de la Durantière de 1932 (AMN – M4C24D4) / **p.64** - L'avenue Baptiste-Marcet en 1961 (AMN – 25Fi1778) / Vue aérienne du quartier de la Durantière en 1981 (AMN) / **p.66** - Les membres de l'amicale des boulistes de la Durantière et leur famille devant le café de la Terrasse dans les années 50 (collection Amicale des boulistes de la Durantière) / Une partie de boules au café de la Terrasse en 2010 (AMN) / **p.67** - Le Garage du Vélodrome au début des années 50 (collection Evelyne Perrais) / **p.68** - Entrée du collège de la Durantière, rue Baptiste-Marcet, en 2010 (AMN) / **p.69**- Classe du collège de la Durantière en 1995 (collection Jacqueline Ravilly) / **p.70** - Extrait du plan de la ville de Nantes et banlieue réalisé en 1975 (AMN – 1Fi2767) / **p.71** - La plaine de jeux de la Durantière en 2010 (AMN) / **p.72** - Vue aérienne du terrain de football de Metallo-Sport-Chantenaysien en 1956 (AMN – 30Fi962) / Les membres du Metallo-Sport-Chantenaysien à la Croix-Bonneau devant le café du Rond-Point dans les années 50 (collection Metallo-Sport-Chantenaysien) / Carte de membre du Metallo-Sport-Chantenaysien, saison 1979-1980 (collection Nordine Saïdou)

Bibliographie

Nantes plans commentés : vingt plans de Nantes du XVIII^e au XX^e siècle, BIENVENU (Gilles) ; ROSSI (Paul Louis), MeMo, Nantes, 1994 ; 105 p
Évocation du vieux Nantes, BERRANGER (Henri de), Minuit, Paris, 1966 ; 298 p. ; 22 cm.
Nantes et le Front Populaire, KAHN (Claude) ; LANDAIS (Jean), Ouest éditions, 1997 ; 157 p
Nantes 1944-1965 Chronique d'une renaissance, BOVAR (André), Opéra Éditions, 2006 ; 151 p. ; 21 cm.
Architectes et urbanistes à Nantes : 1892-1947, BIENVENU (Gilles), CERMA, Nantes, 1985 ; 243 p
Capitaines d'industrie à Nantes au XIX^e siècle, ROCHCONGAR (Yves), MeMo, 2003 ; 335 p
La construction d'un patrimoine de l'Office public d'H.B.M. à Nantes Habitat : 1913-1993, HALGAND (Marie-Paule) ; PASQUIER (Elisabeth), Nantes Habitat, 1993 ; 159 p
Patrimoine hospitalier de Loire-Atlantique, Société d'histoire des hôpitaux de l'ouest, 1995
Nantes et sa conquête de l'eau. Une histoire... Des hommes... Un service..., RICHOMME (Claude), Opéra, Nantes, 1997 ; 485 p
L'œuvre de la municipalité (1929-1935), CAILLAUD (Paul), Nantes, 1935 ; 39 p.

Municipalité nantaise - Deux années d'administration : mai 1935 - juin 1937, Nantes, 1937 ; 68 p
Chantenay, PINSON (Daniel), Mémoire de thèse de doctorat (sociologie de l'urbain), 1981 ; 379 p.
Le Chantenay de Griveaud, Archives municipales de Nantes, Nantes, 2004 ; 74 p
Le quartier de Grillaud : Canclaux, Zola, la Ville en Bois, Les Annales de Nantes et du pays nantais, n°276, 2000 ; 38 p
Cinquantenaire de la paroisse Ste Jeanne d'Arc (1939-1989), GUEHENNEUC (Jean), 1989 ; 32 p
Service des espaces verts et de l'environnement : 1.Historique et structure, 2.Fiches techniques des principaux espaces verts, 3.Collections, Service des espaces verts Nantes, 1986
La Mellinet - 1902-2002 - Le livre du Centenaire, la Mellinet, 2002 ; 93 p
Metallo-Sport-Chantenaysien – 1946 – 1996 – 50e anniversaire, Metallo Sport Chantenaysien, 1996 ; 22 p

Articles

« **La Ville en Bois, le quartier Saint-Clair** », Robert Orceau, Bulletin de la société archéologique et historique de Nantes et de Loire Atlantique, 1936, p 59-86

« **Grillaud, le parc de Procé, les Dervallières, la Contrie** », Robert Orceau, Bulletin de la société archéologique et historique de Nantes et de Loire Atlantique, 1937, p 243-250

« **Terre et seigneuries dans le vieux Chantenay** », Robert Orceau, Bulletin de la société archéologique et historique de Nantes et de Loire Atlantique, 1958, p 17- 38

« **Les origines de l'hôpital Laënnec** », Docteur Ricard, l'Hospitalier nantais, n°6, 1981, p19-23

« **Adieu Laënnec** », M.Savariau, l'Hospitalier nantais, n°15, 1986, p.5-6

« **Les jardins familiaux** », SEVE info, n°48, 1980

« **Des jardins familiaux à la conquête de l'espace…** », Nantes votre ville, n°43, mars 1982

« **A deux pas de la place Zola, l'AFPA se refait une beauté** », Ouest-France, 11 août 1988

Sources

Archives municipales de Nantes

10436 - Dossier de voirie, chemin de la Contrie et chemin creux de la Contrie - 1820-1923

101735 - Dossier de voirie, route de la Contrie - 1865-1959

HBM - carton 7 non coté – Cité de la Chevasnerie / 1930 - 1931

5M27 - Vélodrome Petit Breton. - 1932-1938

M4 C21 à C23 - Groupe scolaire de la Contrie / 1913 – 1938

I1 C35 D81 - Inauguration du groupe scolaire de la Contrie – Durantière (27 juin 1937)

N3 C6 et C7 - 1er réservoir de la Contrie / 1893 – 1907

Série W - carton non coté - Réquisitions d'immeubles par les Allemands – propriété de Penfentenyo / 1940 - 1946

40W287 - Cité d'HLM de la Contrie, 1950-1952

1352W32 - Lotissement la Durantière, avenue de la Durantière / 1923-1979

1352W68 - Lotissement rue Paul Bert, avenue Maréchal Foch (rue Jules Piédeleu) / 1925-1932

1352W91 - Lotissement de la Durantière, avenues de Genève, Thoiry et Floride / 1928-1984

1352W184 - Lotissement la Durantière entourant le Vélodrome Petit-Breton / 1931-1961

1352W438 - Lotissement de la Contrie, 25 lots, route de la Contrie, boulevard Jean Ingres et avenue Raoul Dufy / 1955-1960

1352W691 - Lotissement «Le Colombier» I et II / 1973-1988

1352W736 - Lotissement «Le Colombier» extension, 5 lots, avenue des Tourterelles / 1981-1985

1352W766 - Lotissement «Laënnec» (n° 783 de l’atlas des lotissements), 6 lots, angle rues du Corps de Garde, Paul Bert, des Renardières et chemin Guillou / 1986-1988

W1964PC1120 - Permis de construire accordé à Monsieur Beaulande pour la construction de deux immeubles collectifs (64 logements) entre le boulevard Jean Ingres et la rue de la Contrie / 1964

2Z365 (Fonds commune de Chantenay) - Ressources industrielles et commerciales : Situation industrielle : états annuels ou trimestriels (1873-1891) / 1845-1891

2Z381 (Fonds commune de Chantenay) - Relations avec les organismes et les institutions concernant le travail. Conseils du Travail, organisation : décret, exécution des décrets (1900-1901). Syndicats professionnels : correspondance (1878-1907), liste annuelle des sociétés d'ouvriers (1883-1894). Syndicats des ouvriers camionneurs (1900), des granitiers (1907-1908) / 1851-1908

Délibérations du conseil municipal :

16 février 1970 - Collège de la Durantière / 7 octobre 1974, 2 février et 27 septembre1976, 23 janvier1978 – Construction des troisièmes réservoirs d'eau à la Contrie / 17 décembre 1979 et 16 juin 1980 – Création des jardins familiaux de la Contrie

Médiathèque Jacques Demy – Fonds Patrimoine

217 553 / C759 - « Origine et développement de la Maison Amieux – Frères, Nantes – Chantenay », brochure publicitaire, 1930

Le groupe Mémoire du quartier Dervallières / Zola

Stéphane Anizon (Le dernier spectateur), Chantal Arbert, Nathalie Barré (Archives municipales de Nantes), Yvonne Baudriller, Louis et Monique Boissel, Maryvonne Boulvert, Elisabeth Caron (Les amis de la place du Petit Bois), Jean Yves Gergaud (Amicale laïque Contrie Durantière), Josette Fouilleul, Lucie Lanoë, Anne Leray (ORPAN), Robert Letoux, Bertrand Potiron, Madame Potiron, Brigitte Rolland, Céline Rouaud (Équipe de quartier Dervallières – Zola), Daniel Tansaout

Les témoins

Pour leur accueil et leur générosité, le groupe « Mémoire » remercie vivement : Chantal Arbert, Yvonne Baudriller, Odile Bidet, Monsieur et Madame Jean Borde, Maryvonne Boulvert, Gisèle Braban, Huguette Brard, Colette Briand, Gilbert Caillaud, Anton Cerqueira, René Coué, Simone Coutoux, Monsieur et Madame Jean-Yves Crenn, Gérard Épiard, Marie-Béatrice Gilard - Morisson, Guy Gillot, Jacques Guénel, André Guillet, Monique Heredia, Pierre Hocbon, Jeannine Huteau, Renée Jouan, Lucie Lanoë, Micheline Le Gouallec, Georgette Lucas, Yvonne Luce-Margat, Simone Marinescu, Solange Minguet, Roger Monnier, Maryvonne Nivolon, Jacques Patron, René Paud, Evelyne Perrais, Bertrand Potiron, Jacqueline Ravilly, Brigitte Rolland, Nordine Saïdou, Georges et Andrée Souzeau, Thérèse Tétard, Jeanne Vinet